

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

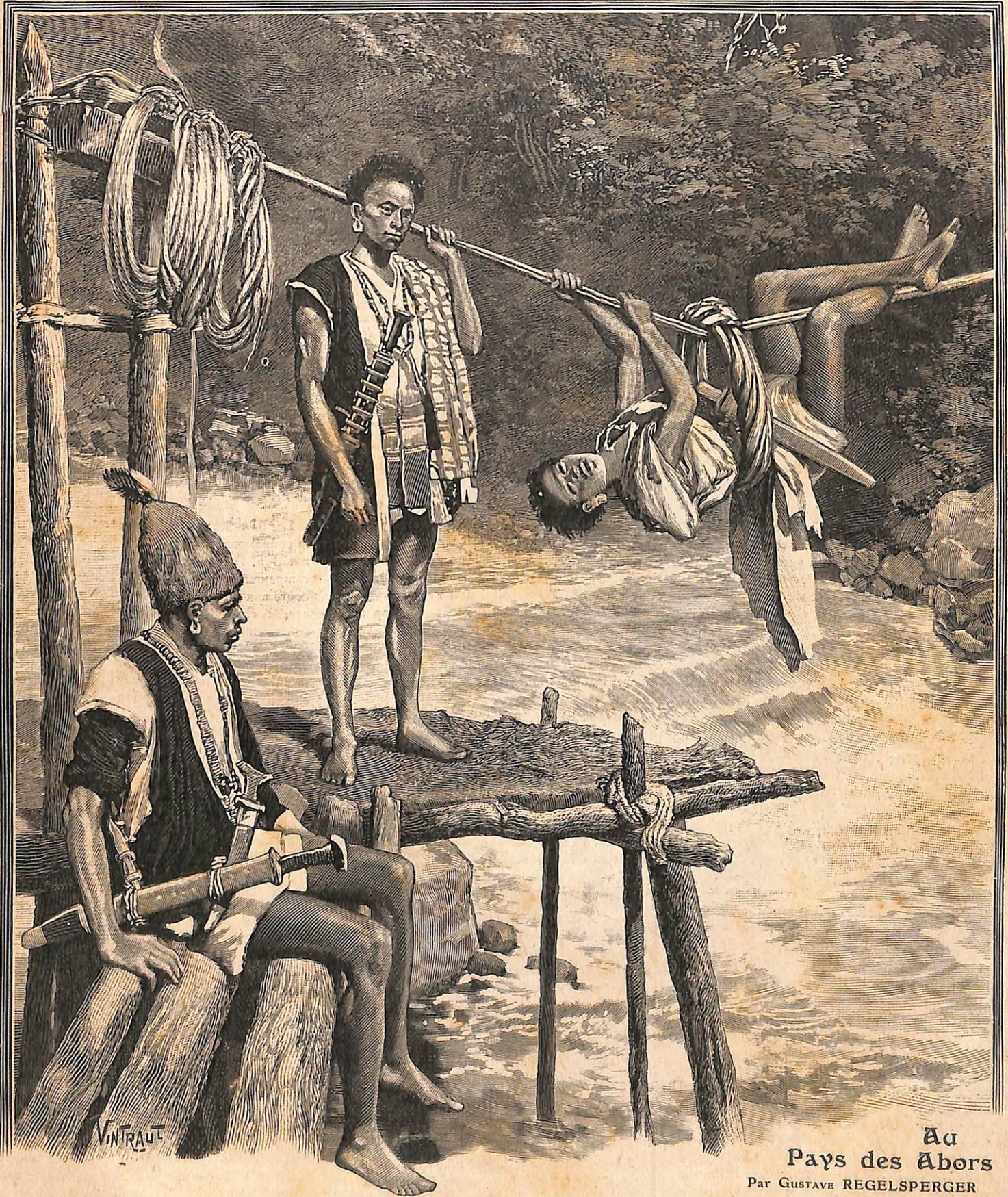


et des Aventures de Terre et de Mer



Bureaux : 146, rue Montmartre.
PARIS (2^e)

"Sur Terre et Sur Mer"
"Monde Pittoresque"
"Terre Illustrée" réunis.



Au
Pays des Abors
Par GUSTAVE REGELSPERGER

Pour traverser les torrents hérissés de blocs de pierre, les Abors, le corps enroulé dans une ceinture de lianes, s'accrochent par les mains et par les pieds à la corde tendue d'une rive à l'autre et, dans un mouvement progressif, auquel contribuent les quatre membres, ils atteignent le bord opposé.

Prix des Abonnements

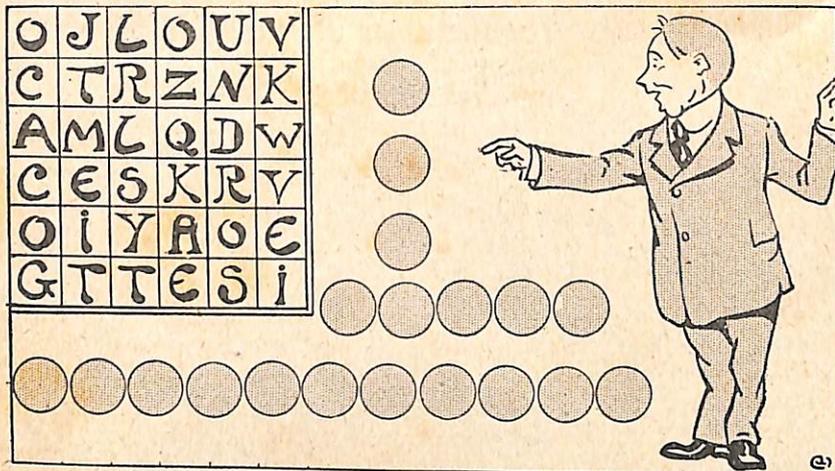
TROIS MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Étranger..... 3 fr.

SIX MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies... 5 fr.
Étranger..... 6 fr.

UN AN
Paris, Seine et S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies... 10 fr.
Étranger..... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement

NOTRE GRAND CONCOURS



L'Homme aux jeux

Prime à nos Abonnés

Tout abonnement de six mois ou d'un an donne droit à notre superbe prime gratuite:

La Vie Active

par le Colonel ROYET
Captivant recueil illustré, véritable vade-mecum, propre à guider les énergies dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

EXTRAIT DU SOMMAIRE :
Sachons nous débrouiller. Pour cultiver sa force. La vie au grand air. Comment on campe. Sachons nous défendre. Pour aller aux Colonies. Pour être fort. Pour utiliser sa force. Savoir se diriger, etc.

QUATRIÈME QUESTION

MARCHE A SUIVRE

Parmi les jeux que nous a remis notre mystérieux correspondant, il se trouve un damier original où les cases sont remplies par des lettres. — Il paraît, chers lecteurs, que les dix-neuf pions situés hors du damier doivent être placés sur certaines cases de celui-ci, de façon qu'avec les lettres restant à découvert vous puissiez former, en les réunissant, le nom d'un de vos grands amis.

Ce concours comporte sept questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 22 avril. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les bons de Concours publiés au bas de la dernière page des numéros 796 à 802, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. Henri BERNARD, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. — Le palmarès et les solutions seront publiés le 26 mai.

LES ÉCLAIREURS DE FRANCE

A LYON

L'élan est aujourd'hui définitivement donné! Les Éclaireurs de France deviennent chaque jour plus nombreux et l'Associatif en peut être fier du succès qui a couronné ses efforts et de l'œuvre qu'elle a accomplie en quelques mois.

Entre toutes les villes de France qui ont déjà leurs éclaireurs, il en est une, en particulier, qui fit preuve d'une initiative et d'une ardeur remarquables. C'est la ville de Lyon et il est juste de dire ici qu'elle fut la première à comprendre toute l'importance du mouvement créé par l'Association des Éclaireurs de France.

Le comité lyonnais avait organisé, il y a un mois, le 18 février, dans l'amphithéâtre de la Faculté de Médecine, une conférence de propagande que M. Chéradame, président de l'Association, avait bien voulu faire. Un nombreux public assistait à cette réunion, que présidait M. Gorjus, adjoint à la mairie centrale, représentant M. Herriot, maire de Lyon, président du comité de patronage lyonnais. A ses côtés avaient pris place :

MM. Joubin, recteur d'Académie ; docteur Beauvisage, sénateur ; Clédat, doyen de la Faculté des lettres ; John Vicars, consul d'Angleterre ; Lamourette, inspecteur d'Académie ; Degors, conseiller à la Cour d'appel ; commandant Antoni, président du comité de Saint Etienne ; Lavergne, consul des Pays-Bas ; Beaucourt, industriel ; Besse, président de l'Union fraternelle des employés de commerce ; Paul Charpentier, secrétaire général des Éclaireurs de France ; le comité lyonnais, composé de MM. le capitaine de réserve Blanchet, président ; Durand, Laignier, vice-présidents ; Portail, directeur ; Bornet, Léger, sous-directeurs ; Dubois, secrétaire ; Servage, trésorier.

M. Gorjus ouvrit la séance et félicita les promoteurs de leur excellente initiative. Il fit un parallèle entre les races latine et anglo-saxonne et constata que les Français ont trop souvent le tort de se calomnier.

M. Chéradame exprima la joie de voir Lyon, ville d'initiative entre toutes, s'intéresser des premières à l'œuvre patriotique des « Éclaireurs Français », et en remercia le groupe organisateur, et notamment M. le capitaine Blanchet.

Dans une causerie documentée, il rappela la fondation, en 1908, par le lieutenant général Baden-Powell, de ces Boys-Scouts, dont le succès fut si grand en Grande-Bretagne jusqu'à l'heure actuelle leur nombre atteint le demi-million.

Le but poursuivi, rappelons-le ici une fois de plus, est de former, pour l'avenir du pays, une génération de jeunes gens vigoureux, bien armés pour la vie, d'une moralité solide, tout dévoués à leur Patrie.

Cette organisation est basée sur trois observations pratiques : le goût de jeunes gens pour les aventures, l'amour des sports en plein air et leur respect absolu de la parole donnée.

Le Comité directeur des Éclaireurs de France vient de publier une nouvelle brochure dans laquelle on trouvera tous renseignements concernant l'Association, l'organisation et le fonctionnement des comités locaux et des troupes d'éclaireurs. Cette brochure contient les statuts de l'Association, le règlement intérieur, ainsi qu'un programme d'instruction qui sera développé dans un Manuel actuellement en préparation. Elle est envoyée franco contre la somme de 0 fr. 50 adressée en timbres français ou par mandat-poste au Secrétaire général des Éclaireurs de France, 146, rue Montmartre, Paris, qui répondra également par lettre à toute demande de renseignements.

Les Boy-Scouts apprennent mille choses utiles : la connaissance des plantes et des animaux, la natation, la lecture des cartes, l'installation des campements, la découverte d'une piste, les secours aux blessés, la façon de combattre un incendie, etc., etc. Bien plus, ils apprennent à agir constamment suivant les règles de l'honneur, conformément au serment qu'ils ont prononcé.

En terminant, le conférencier fit remarquer que les Éclaireurs ne constituent nullement une concurrence aux associations sportives ou de gymnastique. Celles-ci ont, au contraire, intérêt à posséder des membres animés de l'esprit du boy-scout. Le groupement, de plus, n'a aucune tendance politique : son but unique est de contribuer à l'union nationale. Il a l'ambition de préparer des hommes qui se conquièrent avec énergie, loyauté et décision, dans toutes les circonstances de la vie.

M. Chéradame illustra sa conférence, très applaudie, par une série de projections photographiques représentant les boy-scouts d'Angleterre et leurs émules français dans leurs intéressants exercices.

M. Gorjus prit ensuite la parole pour remercier et fit citer le dévoué conférencier et exprimer l'espoir que les boy-scouts de Lyon feront bientôt honneur à leurs fondateurs.

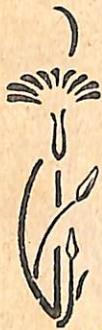
M. le capitaine Blanchet, président, lut ensuite aux jeunes adhérents le Code de l'Éclaireur et la formule du serment, que tous prononcèrent avec enthousiasme.

Cette brillante réunion se termina par le récit d'un très intéressant voyage aux Indes que fit M. Chéradame, il y a quelques années. Illustrée de splendides clichés, cette narration intéressa vivement l'auditoire, qui en manifesta sa grande satisfaction par d'unanimes applaudissements.

Souhaitons que l'exemple des Lyonnais soit suivi de toutes parts et qu'il n'y ait bientôt pas une ville de France qui n'ait ses Éclaireurs.

L'ASIE INEXPLORÉE

Au Pays des Abors

par
GUSTAVE REGELSPERGER

Par delà les frontières de l'Inde anglaise vivent dans la vallée du Brahmapoutra, au pied de l'Himalaya, diverses peuplades dont le territoire d'habitat est porté sur les cartes comme faisant partie du Tibet, alors qu'en réalité leur pays est entièrement indépendant. De ce nombre sont les

Abors, contre lesquels les Anglais ont entamé une guerre qui semble devoir être longue et difficile; ils n'ont de lien d'aucune sorte ni avec l'Inde ni avec le Tibet, et ils ne reconnaissent aucune autorité, pas plus d'ailleurs que les autres peuplades barbares et sauvages de cette haute région, Michmis, Daphlas, Akas, Garros, Nagas, Khosias.

Ces montagnards n'avaient-ils pas été, au moins jusqu'à ce jour, tout naturellement protégés contre toute pénétration de leurs voisins tant du Nord que du Sud par la configuration accidentée de leur pays et par les puissantes forêts qui en défendent l'accès?

Le pays inexploré qu'habitent les Abors est la vallée du Dihong, qui est une partie du cours du Brahmapoutra. On sait que le grand fleuve sorti du massif du Kailas coule d'abord de l'Ouest à l'Est à travers le Tibet sous le nom de Koro-Tsanpo, puis tourne brusquement au Sud, après avoir contourné l'Himalaya, et devient le Dihong; enfin, quand, ayant reçu, dans la plaine de Sadiya, en Assam, le Dibong et le Lohit, il tourne ses eaux vers le Sud-Ouest, c'est alors qu'il prend son nom définitif de Brahmapoutra, « le fils du Créateur ».

Les montagnes qui dominent les sinuosités du Dihong sont très escarpées et s'élèvent jusqu'à près de 3,000 mètres; elles sont couvertes d'une végétation d'une densité extraordinaire qui en fait une sorte de jungle inaccessible. L'humidité qui y règne rend en même temps le pays très malsain. Quant au fleuve, il est coupé de rapides dangereux et son cours est très violent; tandis qu'aux basses eaux, son volume s'élève à 1,500 mètres cubes par seconde, aux plus hautes il en roule 12,000.

Tel est le pays des Abors; on comprendra que, malgré la proximité relative des centres civilisés, cette peuplade soit demeurée isolée et ait gardé ses mœurs primitives et toute sa sauvagerie.

On voit bien quelques Abors fréquenter le marché de Sadiya, dans l'Assam, le poste-frontière le plus reculé situé sur la rive droite du Lohit, en face de Sikhwa, qui, sur l'autre rive, est la station extrême du chemin de fer venu de Dibrugarh, sur le Brahmapoutra. On a bien eu aussi quelques renseignements sur les Abors par des jama chinois et des prêtres du Boutan

qui ont pénétré non sans peine dans leur pays, mais ce sont là des données encore très incomplètes.

Le nom d'Abors, sous lequel on les connaît, n'est pas en réalité une désignation ethnique; c'est un surnom, voulant dire barbares ou ennemis, que leur ont donné les habitants de l'Assam. Aussi applique-t-on assez indistinctement à toutes ces peuplades l'appellation d'Abors.

Ces étrangers ou barbares sont plus d'une fois descendus par la vallée du Dihong pour exercer leurs razzias jusque dans la plaine de l'Assam et il a fallu déjà sévir contre eux. Depuis 1862, ils se tenaient assez tranquilles et observaient assez fidèlement la convention de paix en recevant des Anglais divers petits cadeaux d'étoffes, de chaussures et autres objets remplacés plus tard par de l'argent. En 1880-1881, il fallut cependant envoyer un détachement qui remonta à environ 55 kilomètres au Nord de Sadiya pour calmer une agitation locale.

Mais les Anglais n'avaient eu de relation qu'avec les tribus les plus méridionales, les Michmis-Abors qui vivent au Nord du Lohit, sur la rive gauche du Dihong, les Daphlas-Abors, sur la rive droite. Ils ne s'étaient pas trouvés encore en conflit ni en rapport avec les Abors proprement dits, ceux qu'on appelle les Bor-Abors ou « Grands Abors », qui vivent beaucoup plus au Nord, plus près du Tibet et dont le territoire est inexploré. C'est contre ceux-là que les Anglais sont aujourd'hui en lutte. Leur pays n'a jamais été pénétré et on n'en possède aucune carte. L'expédition anglaise éprouvera certainement des difficultés considérables à s'avancer dans ces contrées où rien ne pourra la guider à travers le dédale des forêts.

Le pays qu'occupent les Bor-Abors s'étend dans le bassin du Dihong, principalement sur la rive gauche, mais l'on ne sait pas jusqu'où l'on peut rencontrer de leurs villages en allant vers le Tibet. L'expédition que les Anglais dirigent chez eux sera une véritable exploration géographique et éclaircira d'autant mieux les mystères qui planent sur ce peuple à peine connu qu'une mission scientifique est jointe à l'expédition.

On regarde généralement comme étant de race tibétaine les Abors et les Michmis du pays himalaya qui domine l'Assam, bien qu'ils se rapprochent des Indonésiens comme type. Il en est de même de leurs parents de l'Ouest, Miris, Daphlas et Akas, ainsi que des Garros également leurs voisins et des Khosias plus à l'Est, dont la langue diffère cependant du tibétain.

Tous ces peuples appartiennent à la famille tibétaine par leurs traits, la forme de leurs yeux, leur nez, à la famille malaise par la couleur de leur peau.

Les Abors sont une race robuste. Les hommes sont souvent querelleurs et il leur arrive d'entrer dans de grandes disputes; les femmes ont une physionomie douce et agréable. Les uns et les autres sont en général vêtus assez légèrement de tuniques

sans manches, faites avec des étoffes de fabrication tibétaine. Aussi bien le sexe fort que le beau sexe aime à se parer de bijoux, colliers, bracelets, boucles d'oreilles. Les hommes portent sur la tête une sorte de casque en bambou orné de plumes.

Les Abors sont divisés en autant de tribus que de villages et chacun de ceux-ci, placé sous l'autorité d'un chef distinct et unique, est complètement indépendant. L'agglomération est formée d'un certain nombre d'habitations, toutes réunies sur une plate-forme surélevée au-dessus du sol et entourée d'une enceinte protectrice.

Une construction plus vaste et plus monumentale que les autres s'élève au centre. Les Abors s'y réunissent pour discuter des affaires intéressant la tribu ou pour veiller à la sécurité commune; c'est à la fois un parlement et une caserne. Les célibataires couchent tous dans cette demeure et, à tour de rôle, montent la garde pour surveiller les alentours du village et s'assurer qu'aucune bande de tribus ennemies n'en approche pour l'attaquer. Seuls, les hommes mariés possèdent une hutte séparée.

Le village est fortement défendu par des murailles et des ouvrages extérieurs, très ingénieusement fabriqués. On élève d'abord tout autour une palissade faite de pièces de bois hautes souvent de trois mètres, que l'on enfonce en terre les unes à côté des autres: l'espace qui subsiste entre elles est comblé à l'aide de pierres. Puis, en avant de cette sorte de rempart, on dispose des pièges très dangereux que l'on appelle des panjees. Ce sont tout simplement des morceaux de bambous que les indigènes taillent en pointe et auxquels ils savent donner la solidité de l'acier, en les faisant séjourner longtemps dans des cendres chaudes. Les Abors cachent ces redoutables engins par milliers parmi les feuilles et les broussailles sur les chemins qui conduisent vers les villages et les gens qui s'y aventurent sans savoir où on en a placé risquent fort d'avoir les pieds transpercés; il paraît que ces pointes ont assez de force pour pouvoir entamer même des chaussures en cuir.

Les Abors sont très prévoyants pour tout ce qui concerne la défense de leurs villages si bien fortifiés. Tout alentour, de distance en distance, ils ont aussi leurs arsenaux. Ce sont simplement des tas de pierres que l'on pourrait croire destinés à réparer les routes, mais qui servent de projectiles, qu'il est toujours utile d'avoir sous la main en cas d'agression.

C'est que tous les peuples de cette région sont très guerriers et s'attaquent volontiers les uns les autres. Les Abors et les Garros sont armés de flèches empoisonnées, de lances et d'épées ou plutôt de longs couteaux; il en est même, paraît-il, qui possèdent des fusils. Les Nagas, dont le nom veut dire serpents, sont aussi une horde guerrière.

Les Abors sont surtout un peuple chas-

seur. Ils se procurent par la chasse toute la viande nécessaire à leur nourriture. Ils sont, par contre, d'assez médiocres agriculteurs. Ils abattent de vastes étendues de forêts qu'ils débroussaillent ensuite et ils font des plantations de blé et de melon.

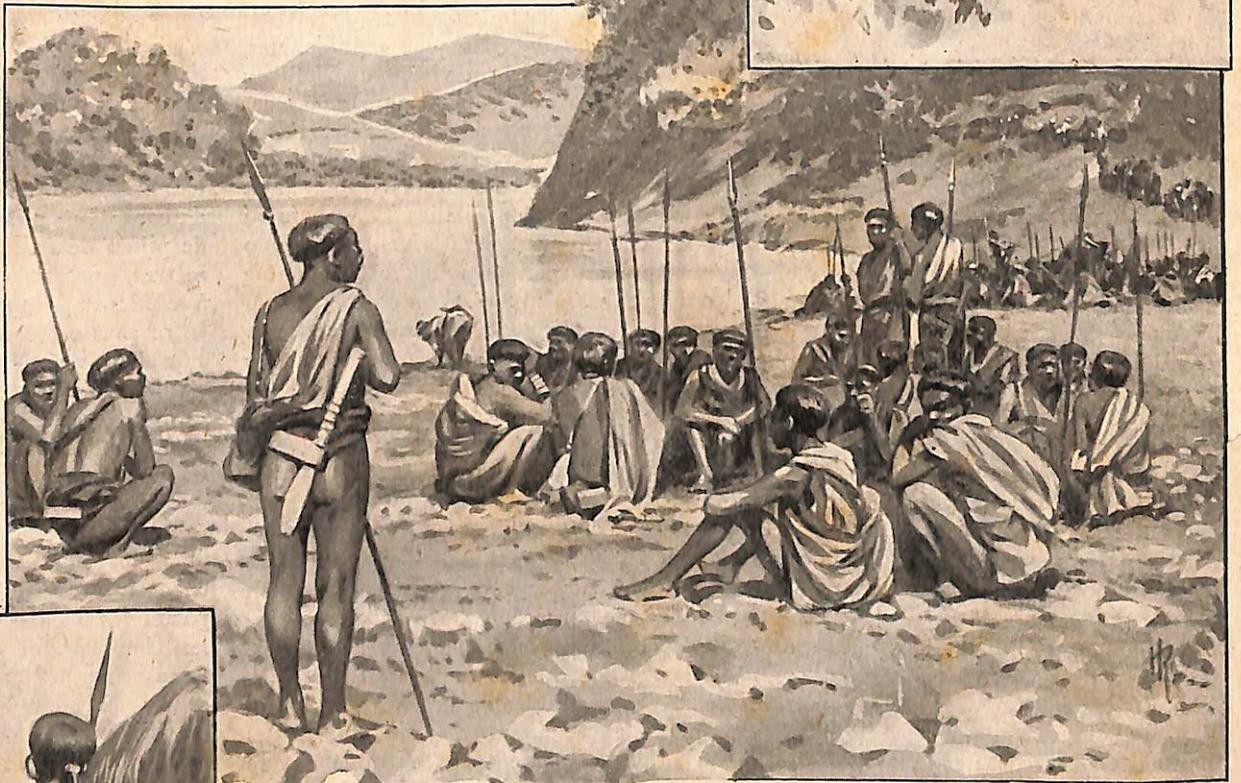
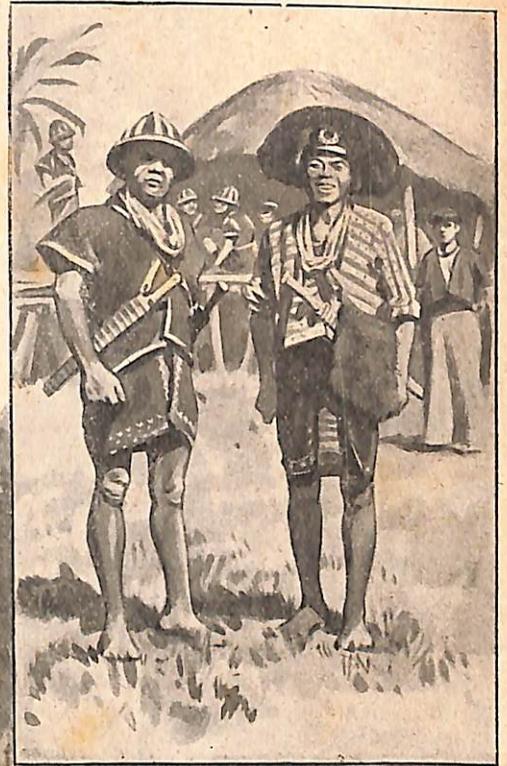
Dans leurs déplacements, pour la guerre ou la chasse, les Abors portent sur le dos un grand sac qui leur sert à placer leurs provisions. Souvent, il leur arrive d'avoir à passer des rivières. Dans ce pays accidenté, les cours d'eau sont nombreux et très rapides. A la saison des pluies, ils forment de tels torrents et sont à ce point grossis qu'il devient impossible de les franchir. Mais les Abors sont ingénieux et ils ont imaginé des moyens aussi simplifiés qu'audacieux pour les traverser. Chez eux, le pont est réduit à sa plus simple expression : une corde.

On a plus d'une fois parlé ici des fameux ponts de lianes très répandus au Tibet, qui se balancent d'une façon si inquiétante au moment où l'on passe et sur lesquels on éprouve l'impression de voguer avec une allure vertigineuse dans un sens contraire à celui du courant. Mais les appareils avec lesquels les Abors franchissent les rivières torrentueuses qui descendent à travers les gorges de leurs montagnes sont autrement effrayants.

D'une rive à l'autre, est fortement tendue une corde de lianes, solidement attachée à des échafaudages en

bois construits sur chaque bord, et c'est cette corde qui tiendra lieu de pont. A chacun d'en user comme bon lui semble. S'y pendre uniquement par les mains serait un procédé bien dangereux, car une chute dans le torrent hérissé de blocs de pierre risquerait fort d'être mortelle. Aussi les Abors s'accrochent-ils à la corde à la fois par les mains et par les pieds.

Pour réaliser commodément ce genre d'exercice, ils se servent d'une grande ceinture en câbles de liane qui est déjà enfilée dans la corde unissant les deux rives et ils se la passent autour du corps à la hauteur des reins. Ainsi soutenu par la taille, on accroche les bras et les jambes à la corde et, par un mouvement de progression auquel contribuent les quatre membres, on atteint le bord opposé. C'est, on le voit, très simple, le tout est d'y être habitué. Mais



AU PAYS DES ABORS

Type de Michmis. ☞ Une halte de guerriers sur les bords du Dibong. ☞ Types de Nagas.

nos voyageurs et sans doute aussi nos voyageuses qui de plus en plus nombreuses parcourent les régions les moins accessibles du globe, montreraient probablement moins de dispositions que les indigènes pour employer ce genre de transbordeur primitif; ce procédé exige en effet des qualités de force et de souplesse qui rappellent davantage celles des acrobates et des clowns que celles de la majorité des explorateurs.

En voyage, il faut cependant savoir se plier à tout.

Ainsi que la plupart des tribus de la même région, les Abors sont adonnés au fétichisme.

Les Garros montagnards, leurs voisins,

passent pour pratiquer encore des sacrifices humains, mais ils ont une grande vénération pour leurs morts; ils sont loyaux et fidèles à la parole donnée. Les Khosias parlent un dialecte qui ne se rattache à aucune langue connue; ils sont cultivateurs et commerçants, sédentaires et se montrent bons et honnêtes.

Il est encore très difficile d'indiquer avec exactitude les signes caractéristiques qui distinguent ces tribus les unes des autres et beaucoup d'entre elles sont confondues peut-être sous le nom collectif d'Abors.

Elles sont de curieux vestiges des populations les plus primitives de l'Asie.

☞ GUSTAVE REGELSPERGER.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

L'Ambassadeur

Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Deuxième Partie

Au Pays des Druses.

Chapitre VII

DANS LA RÉSIDENCE DES HANOUMS

LES Druses avaient opéré si rapidement au cirque de Beyrouth que Sika n'avait pas compris tout d'abord ce qui lui arrivait. C'est seulement en se sentant envelopper dans un voile épais qui l'aveuglait et interceptait ses cris, qu'elle pressentit la vérité. Il était trop tard. Déjà ses ravisseurs l'emportaient au dehors. Ne pouvant voir autour d'elle, elle essaya d'analyser ses sensations. Une fraîcheur relative lui indiqua qu'on l'avait entraînée hors de l'enceinte du cirque; puis elle jugea qu'on la hissait dans un véhicule, dont la nature lui fut révélée par le ronflement caractéristique d'un moteur à essence.

Une automobile. Ses géoliers devaient être personnages d'importance, car les voitures de ce genre sont clairsemées en Asie Mineure.

Assise dans la voiture, ligotée si étroitement qu'elle ne pouvait faire un mouvement, elle se sentit emportée à toute vitesse.

Au bout d'un instant de cette course vertigineuse, elle eut la sensation que les liens de soie qui immobilisaient ses bras se relâchaient. Le voile enveloppant sa tête

fut enlevé. Elle regarda autour d'elle. Elle était bien dans une automobile filant à travers la campagne obscure, dont les plantations se montraient une seconde au passage dans le halo lumineux projeté par les phares.

A côté d'elle, un homme se tenait assis, un stylet à la main. Un autre personnage, installé sur la banquette d'avant, tenait le volant. Une idée folle traversa l'esprit de la prisonnière. Elle songea à se précipiter sur le sol. Son gardien devina vraisemblablement sa pensée, car il leva la main armée du poignard et la pointe acérée menaçant la poitrine de la jeune fille :

« L'obéissance, la soumission conduiront

la fille aux cheveux d'or dans un palais où les esclaves s'empresseront à la satisfaire. Sa rébellion serait punie par cette lame d'acier. »

Il disait cela d'une voix douce, paisible, comme s'il avait exprimé la chose la plus naturelle.

Sika frissonna. Néanmoins elle questionna :

« Où me conduisez-vous ? »

— Au palais Ahmed, à Bassorah.

— Qui êtes-vous ?

— Le prince Ahmed ! votre serviteur. »

Et, comme elle avait un cri terrifié à cette réponse, il reprit d'un ton insinuant :

« Ne tremblez pas. Je vous sauverai.

— Vous, qui m'avez enlevé la liberté ?

— Il le fallait, jeune fille. Si les Druses ne voyaient pas vos cheveux dorés dans la demeure de Mohammed, ils vous poursuivraient par toute la terre et vous tomberiez sous leurs coups. »

Étourdie, épouvantée, Sika se pressait le front de ses mains tremblantes.

Chacune des paroles de son compagnon lui apparaissait comme un mystère nouveau, tout chargé de menaces.

Il reprit doucement :

« Vous vous demandez pourquoi, étant décidé à vous protéger, j'ai consenti à accomplir le rapt violent.

— En effet, je me le demande, et je ne trouve aucune explication acceptable.

— Elle est simple cependant. J'ai agi afin d'empêcher qu'un autre, n'ayant pas les mêmes dispositions amicales que moi, ne pût agir. »

Puis, baissant la voix :

« Défiez-vous des oreilles de l'homme qui dirige cette voiture; si l'on soupçonnait mes projets, je ne saurais plus vous sauver, je périrais avec vous, voilà tout. »

Une conviction profonde, vibra dans l'organe du prince.

La jolie Japonaise comprit qu'il disait vrai.

Toutefois, en vraie fille d'Eve, curieuse de toutes choses, elle interrogea encore :

« Soit, je vous crois. Mais je ne comprends pas le dévouement subit qui vous fait risquer vos jours pour préserver les miens.

Un instant, Ahmed la regarda avant de répliquer par cette citation du poète Hassan, né à Chiraz, aux jardins embaumés :

« Elle passait. Elle est entrée toute par mes yeux ouverts sans défiance... Son image est désormais un écran qui me cache le reste de l'univers. »

Elle rougit à ce madrigal du meilleur goût persan et, pour cacher son trouble, elle feignit de s'endormir.

Discrètement Ahmed se rencoigna dans l'angle du véhicule et, comme s'il était assuré que sa captive ne tenterait pas de lui échapper désormais, il ferma également les yeux.

Les ténèbres se dissipèrent. Les premières clartés du matin dévoilèrent le rude paysage du Liban. Il faisait grand jour quand l'auto, après un long détour pour éviter l'éperon rocheux que les amis de la jeune



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

Au milieu de la troisième nuit, on atteint l'Euphrate. (P. 295, col. 1.)

Elle éclata d'un rire nerveux, grelottant :

« Si vous disiez vrai, vous me laisseriez descendre de suite et retourner près de mon père. »

Son interlocuteur baissa la tête :

« Cela, je ne le puis.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il faut que vous soyez enfermée dans la demeure de feu Mohammed, le seigneur druse du Liban.

— En quoi ai-je affaire dans cette maison ?

— En ce que le conseil a décidé d'incendier la résidence et de vous sacrifier en holocauste aux mânes du défunt. »

filles devaient franchir le lendemain, l'automobile pénétra dans la vallée d'El Gararah, où se dressait la résidence fortifiée du défunt Mohammed.

Un instant rassurée pendant la route par les promesses de dévouement d'Ahmed, Sika, à l'aspect de ce sombre paysage, se sentit reprise par ses terreurs.

Une foule de montagnards était accourue au-devant de l'automobile. Heureusement, avant leur approche, le prince avait eu le temps de voiler sa prisonnière du *litham* qui ne laissait apercevoir que la couronne blonde de ses cheveux. Mais les vociférations des assistants la terrifièrent... Elle traversa le camp des Druses, entre les rangées de tentes. Devant les abris se tenaient des guerriers vigoureux, hurlant les louanges du mort auquel on allait sacrifier la captive et, au loin, des files de chevaux entravés jaillissaient, ainsi que les réponses d'une cérémonie barbare, des hennissements aigus.

Des chefs druses à l'aspect farouche, pistolets et poignards à la ceinture, entourèrent Sika. Mais, avant de l'abandonner à ces gardiens fanatiques, le prince murmura une dernière fois à l'oreille de la malheureuse enfant :

« Confiance ! Je vous sauverai. »

Se soutenant à peine, elle se laissa conduire, comprenant que larmes ou supplications seraient inutiles.

Devant elle, se profilait l'immense édifice, aux murailles bizarrement ornées d'incrustations mosaïques. A la suite des chefs, elle traversa une longue suite de cours, de pièces, de couloirs, et pénétra enfin dans une salle spacieuse, recevant le jour par une fenêtre grillagée s'ouvrant sur un jardin intérieur qu'entouraient de hautes murailles. La porte se referma sur la prisonnière. Elle était seule. Un accablement profond s'empara de la jeune fille. Autour d'elle, des murs épais et nus ; pour tout meuble, une natte de paille jetée sur les dalles.

Machinalement, elle s'approcha de la fenêtre. Cette unique ouverture lui apparut infranchissable, avec sa ferronnerie.

Qui pourrait maintenant arracher la victime à ses bourreaux ? Ahmed avait agité des espoirs vains. Ces murs, cette grille, clamaient la désespérance. Sika avait l'impression déchirante d'être captive en une tombe.

Des images, souvenirs d'un passé tout proche, voletèrent devant ses yeux. Son père était là, évoqué par son moi intérieur, et aussi un autre, un autre qui lui révélait la vie de son cœur.

Comme Tibérade devait souffrir à cette minute ! Cela s'exprima tout naturellement en son âme. Il n'y eut aucune lutte, aucun embarras. Cela devait être ainsi et non autrement.

Puissance de la tendresse ! Marcel lui apparaissait l'ami cher entre tous de toute éternité. Mais ce rêve éveillé la brisa. En proie à une affreuse détresse, elle se laissa aller sur la natte, et là, la tête dans les mains, elle pleura, elle pleura longtemps.

Soudain un bruit résonna dans le couloir, la fit sursauter. Elle crut, horreur imaginative, percevoir les premiers crépitements de l'incendie.

Mais non... l'heure du trépas ne sonnait pas encore.

Quelqu'un cependant était derrière la porte. La clef tourna dans la serrure avec un grincement sec. L'espoir se ralluma dans l'esprit de Sika.

Le prince Ahmed venait la délivrer, sans doute, ainsi qu'il le lui avait promis. La porte s'ouvrit. Ce fut un esclave qui se montra, un esclave portant sur un plateau d'argent des galettes chaudes, des dattes, des confitures et une aiguière contenant du vin doré des coteaux de Damas.

Il déposa le tout devant Sika, puis, sans un mot, disparut en verrouillant la porte à grand bruit.

Tout était-il donc fini ?

Aucune intervention ne se produirait-elle en sa faveur ? Le prince s'était flatté d'accomplir une tâche au-dessus de ses forces. Est-ce qu'un homme pouvait vaincre ces murailles épaisses, ces grilles pleines ? Non, non, il fallait se préparer à mourir. Ah ! mourir par le feu ! quel supplice atroce !

Dans son émoi, elle courut à la fenêtre. Besoin instinctif de se rapprocher de ce jardin où serait la liberté, le salut, sans ce grillage atroce qui l'en séparait si cruellement.

Le soleil atteignait le milieu de sa course, piquant du zénith l'heure lourde de midi, où la chaleur suffocante couche sur le sol brûlant les bêtes et les hommes. Les murailles n'avaient plus d'ombre. Tout se taisait aux alentours. La sieste engourdissait la nature entière, êtres ou choses.

Sika est gagnée par cet engourdissement général. Elle ne pense plus.

Elle reste appuyée à la grille, anéantie par la température torride, le regard ébloui par la lumière crue du dehors. Tout à coup, elle ressent comme un choc.

Un grincement retentit dans le jardin.

Qu'est-ce ? Réponse à la question formulée : la silhouette d'un homme se découpe sur la fenêtre. Sika recule, porte une main à sa gorge comme pour étouffer le cri prêt à s'en échapper.

Elle a reconnu l'apparition.

C'est le prince, le prince Ahmed ! D'un geste empressé, celui-ci indique à la prisonnière que le mutisme s'impose. Elle se mord les lèvres pour arrêter les paroles qui montent de son cœur palpitant.

Mais que fait Ahmed ?

Il tire une clef de son vêtement. Une clef, à quoi ceci peut-il servir ?

Avec étonnement, Sika constate qu'il introduit cette clef dans un trou foré sur le rebord même de la fenêtre. Elle perçoit un dé clic métallique et le Persan saisit des deux mains le bas de la grille, la soulève... La grille tourne sur des charnières ainsi qu'une porte... la route est libre, la prison n'est plus fermée sur la captive.

« Vite ! fait Ahmed dans un souffle... Soyons loin à la fin de la sieste. »

Ah ! Sika a confiance, à présent.

Elle tend les mains à son sauveur, se hisse sur la fenêtre, saute dans le jardin. Sans perdre un instant, Ahmed referme la grille, et, désignant à Sika un ballot qui gît sur le sol :

« Haïk ! » murmure-t-il.

Un haïk... un manteau qui dissimule tout l'être qu'il revêt.

La jeune fille a compris. Elle s'enveloppe aussitôt du haïk qui la rend méconnaissable.

« Parfait, reprend le prince. Maintenant, en route ! »

Il prend la main de la captive, guidant sa marche. Ainsi on rentre dans le palais. On traverse de nouveau les cours, les couloirs, les salles que Sika a parcourues à l'arrivée.

Partout des Druses dorment auprès de leurs armes. Quelques-uns se soulèvent au passage des fugitifs. Mais le prince est connu, et nul ne soupçonne la prisonnière sous le haïk que portent toutes les femmes turques en public. Pourtant l'un d'eux, sans doute plus éveillé que les autres, demande :

« Vous vous promenez, prince Ahmed ? »

— Oui ! le sommeil fuit mes paupières.

— Pas étonnant... Sous ce haïk se cache sans doute une fleur qui a mis en fuite le djinn des rêves.

— Il manque toujours des fleurs dans le jardin d'un noble seigneur, riposte Ahmed. Mais toi, qui ne t'occupes pas de jardinage, cultive le repos à ma place.

— Conseil sage. Aussi, je le suis sans hésiter. »

Et l'homme se recoucha.

La traversée d'une dernière cour intérieure amena les fugitifs près d'une remise où l'automobile se trouvait garée. Sika reconnut l'homme qui les avait accompagnés depuis Beyrouth.

« La machine a son plein d'essence ? chuchota Ahmed. »

— Oui, seigneur.

— Les provisions sont réunies ?

— Pour trois jours !

— On peut partir alors ?... Une fois dehors, ne t'arrête sous aucun prétexte.

— On ne s'arrêtera pas. »

En hâte, Ahmed et Sika s'installent.

Le mécanicien actionne le levier de marche. L'automobile s'ébranle en ronronnant, sort de l'enceinte du palais, file à travers les tentes du campement sans tenir compte de la surprise de quelques montagnards, puis elle gagne la piste des caravanes du désert et file dans la direction de Bassorah.

« Maintenant, s'écrie Ahmed joyeux, les Druses peuvent brûler le palais de Mohammed ! »

— S'ils s'apercevaient de ma fuite, murmura Sika n'osant encore se croire sauvée, ils nous poursuivraient.

— Inutilement, à moins d'une panne, les chevaux, les seuls moteurs qu'ils aient à leur disposition, ne peuvent rien contre nous. »

Seulement, quand la captive parla de retourner à Beyrouth, ou tout au moins d'aviser son père du but du voyage, Ahmed refusa obstinément, entassant les pré-

textes bons ou mauvais. C'est pourquoi la jeune fille, rencontrant la troupe d'Ali-ben-Ramsès, avait profité d'un instant d'inattention du prince pour projeter sur le sol, sans qu'il s'en aperçût, le pantalon augmenté d'un billet, ce billet dont les caractères japonais avaient été attribués aux houris.

Dans l'esprit de Sika, les caractères choisis l'avaient été uniquement pour dépeindre la curiosité en éveil du prince Ahmed, car elle avait dû écrire sous ses yeux, répondant à ses questions :

« Des notes de voyage, rien de plus. »

Trois jours de sables fauves, de rares points d'eau; mais le désert n'était rien pour la rapide et puissante machine.

Au milieu de la troisième nuit, on atteignit l'Euphrate en face de Bassorah. La lune se mirait dans l'eau du fleuve, qui reflétait les bois de palmiers bordant son cours.

Coupoles, minarets, terrasses, jardins, se succédaient, tels les décors d'un rêve cinématographié.

Puis le véhicule s'enfonça dans le dédale des rues, ruelles, places de la métropole de la région persique, pour s'arrêter enfin devant le portail géant du palais du prince.

Des constructions de pierre et de bois, agrémentées de céramiques polychromes selon le goût persan, des jardins où toutes les fleurs étaient mélangées à l'ombre de grands arbres, leur tamisant les ardeurs du soleil, tout cela surprit Sika.

Ahmed conduisit la jeune fille dans la *médressé* proprement dite, c'est-à-dire dans la partie du palais réservée aux femmes, et l'y laissa en présence d'une douzaine de spécimens du beau sexe dont le teint allait du blanc le plus pur au noir le plus complet.

Le prince était évidemment éclectique et ne perdait pas son temps à discuter des couleurs.

Elles étaient étranges, plus que jolies, dans leur costume d'intérieur de Persanes opulentes, avec leurs chemisettes plissées sur lesquelles se moulaient le boléro brodé d'or, et leur jupe courte, raidie par un empois au benjoin, se développant ainsi que la gaze de nos danseuses classiques.

Leurs pieds nus jouaient coquettement en des pantoufles ornées de perles et de gemmes précieuses.

A l'arrivée de Sika, la plupart avaient quitté les divans, où, dans un farniente plein de mollesse, elles fumaient du tabac blond et parfumé, ou bien grignotaient des pâtisseries.

Ahmed s'était éloigné.

Toutes s'empressèrent autour de la nouvelle venue.

Elles l'examinèrent en silence, parurent admirer sa chevelure dorée, puis l'une murmura :

« Tu es heureuse, toi ! »

« Le prince Ahmed t'a choisie pour sa première épouse. »

— Moi? s'écria Sika stupéfaite, l'épouse de cet homme ! »

L'étendue du nouveau danger révéla la fit pâlir.

Mais elle pensa prudent de cacher ses sentiments à ces femmes incapables de les comprendre.

D'ailleurs on vint bientôt la chercher, afin de la conduire aux appartements réservés à son intention.

Mais comme elle allait sortir, des rugissements lointains parvinrent jusqu'à elle.

Elle interrogea ses compagnes d'un instant :

« Qu'est cela? »

Elles se prirent à rire naïvement :

« Les lions du prince. »

Et la Japonaise ne semblant pas comprendre, son interlocutrice voulut bien expliquer :

« A Bassorah, il est d'usage que tout personnage riche doit entretenir des lions, ces beaux lions sans crinière, qui errent dans les monts de Darius à la lisière du désert Salé. Le puissant prince Ahmed en possède six. »

La jeune fille remercia gracieusement du geste, sans prêter grande attention au renseignement donné, et se laissa guider vers ses appartements.

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

Un Centre d'élevage pour oiseaux chanteurs

Canari-Ville

Au XVII^e siècle, un navire qui portait une cargaison d'oiseaux se perdit avec tout son équipage dans la Méditerranée.

Ces gracieux volatiles, au plumage d'un vert merveilleux et dont le chant était des plus mélodieux, parvinrent, au cours du naufrage, à s'échapper de leurs cages et prirent leur vol vers la terre la plus proche, qui se trouvait être l'île d'Elbe.

Ici ils voltigeaient en liberté, lorsqu'ils se virent de nouveau faits prisonniers et transportés cette fois en Italie, où ils devaient être vendus comme oiseaux chanteurs.

Appréciés de tous, on les trouvait dans les plus riches palais, comme dans les intérieurs les plus humbles.

Ils s'accommodaient de la captivité et avaient une grande qualité, celle de faire leurs nids, de pondre et de couvrir leurs œufs dans leurs prisons aux barreaux dorés, sans la plus petite timidité, ni la moindre crainte.

Aussi se multiplièrent-ils rapidement.

D'Italie, ils furent importés en Allemagne, où leurs chants merveilleux surent gagner le cœur des Allemands, grands amateurs de musique.

Leur réputation se répandit bientôt dans l'Europe entière, mais peu de gens surent mieux que les tisserands des Flandres les apprécier à leur juste valeur.

Leur chant joyeux accompagnait et encourageait la musique des métiers.

Mais les mauvais jours vinrent bientôt, les jours où les tisserands flamands, chassés de leur pays par les Espagnols, furent forcés de chercher un refuge en Angleterre, où un grand nombre d'entre eux se fixèrent dans le comté de Norfolk, eux, leurs familles et leurs petits chanteurs favoris, les canaris.

Et depuis cette époque, la ville de Norwich,

chef-lieu du comté de Norfolk, est renommée pour ses tissages et l'élevage des gracieux canaris.

Les descendants des tisserands sont aujourd'hui devenus cordonniers et forgerons, mais ils sont restés fidèles à leurs oiseaux favoris, dont le chant est toujours aussi mélodieux et vient les égayer dans leurs moments de labeur; bien que la couleur ait subi une entière transformation: ils n'ont plus, en effet, leur plumage vert primitif, mais sont d'un beau jaune.

Canari-ville, c'est Norwich, et les canaris que produit cette cité sont les plus beaux qu'il existe dans le monde entier, comme chant et comme plumage.

La ville compte environ quatre mille éleveurs dont les noms sont inscrits sur les livres des grands marchands d'oiseaux.

Dans l'une des rues les plus vieilles et les plus tortueuses de la ville, dans l'une des masures les plus délabrées, habite un pauvre cordonnier, avec ses nombreux enfants et ses canaris.

Ce fut lui qui nous donna les détails suivants sur l'élevage qu'il fait de ses oiseaux.

Comme tous ses confrères de Norwich, notre homme comptait sur ses oiseaux pour payer son loyer.

L'élevage des petits chanteurs était son passe-temps favori et sa caisse d'épargne tout à la fois pour les jours malheureux.

Quand deux de ses oiselets — les plus beaux — eurent atteint sept semaines environ, le cordonnier mêla du poivre de Cayenne à la nourriture du mâle et continua ainsi pendant deux mois.

Ce traitement fut suivi d'une métamorphose complète: de jaune clair qu'il était, le plumage devint du plus beau jaune orange — la teinte la plus appréciée — à l'exception des ailes et de la queue qui avaient conservé leur couleur primitive.

Quand eurent lieu les expositions d'hiver — il s'en tient jusqu'à cinquante, à Norwich, du mois d'octobre au mois de janvier — notre cordonnier vendit quelques couples, préférant attendre la Noël, pour se défaire des autres.

Il aurait pu cependant, s'il l'avait voulu, vendre tout son stock, car les marchands d'oiseaux ne manquent pas une de ces expositions de canaris et tous viennent munis de fortes sommes.

Après la nuit de Noël, il ne lui restait plus, sur tous les couples de l'année, que celui au mâle jaune orange.

Il était bien décidé à le garder, mais un jour il fallut bien se résoudre à se séparer de ce dernier couple.

On était à la veille d'un envoi de canaris pour New-York, un envoi de trois mille oiseaux de cette espèce, ce qui n'est pas rare, l'Amérique, à elle seule, absorbant des milliers de canaris de Norwich chaque année.

Notre homme se rend chez l'un des principaux marchands de la ville qui, après avoir admiré la beauté du canari mâle, n'hésita pas à compter deux cent cinquante francs pour le couple.

Celui-ci, ajouta notre interlocuteur, fut revendu par le marchand anglais le double à un confrère américain.

On se demande quel prix ce dernier en obtint d'un amateur de canaris, et ceux-ci sont fort nombreux en Amérique!

Norwich mérite bien son surnom de Canari-ville, car c'est le plus grand centre d'élevage des oiseaux chanteurs.

CORNIL BART.

DANS LE QUARTIER D'ISLINGTON

Une Corrida sur les toits

La capitale anglaise a servi récemment de théâtre à un siège fertile en incidents dramatiques.

Il était sept heures et demie du matin. Des meneurs de bestiaux conduisaient au Marché Calédonien cinq ou six bœufs dont ils venaient de prendre livraison à la gare de Maiden-Lane, quand l'un d'eux, un taureau de trois ans, entra soudain en fureur.

La bande passait alors près d'un pâté de maisons à quatre étages. La bête affolée pénétrait comme une trombe dans un vestibule, s'engageait dans l'escalier en colimaçon, large d'un mètre au plus, gravissait au galop les soixante marches et, parvenant devant une porte qui donnait accès sur le toit en terrasse, la franchissait.

Le taureau se trouvait maintenant sur une sorte d'esplanade longue de cinquante mètres, formée par les toits de cinq maisons contiguës, et qui surplombent de trente mètres le pavé de la rue.

Bientôt, la foule s'accumulait, et de courageux citoyens grimpaient à la poursuite du taureau, dans l'espoir de l'attraper au lasso. Mais il ne leur laissait pas le temps de



Après avoir gravi un escalier d'une soixantaine de marches, un taureau affolé se trouvait sur les toits d'une maison.

Mettant un genou en terre le sergent visait longuement. Pan ! Blessé au front, le taureau s'élançait bravement sur son adversaire. Mais une seconde balle lui réglait son compte. Aussitôt le vaincu regagnait le pavé de la rue, mais pas par l'escalier, cette fois !

Ainsi se termina l'étrange siège dont les habitants du quartier d'Islington garderont longtemps la mémoire. JACQUES D'IZIER.

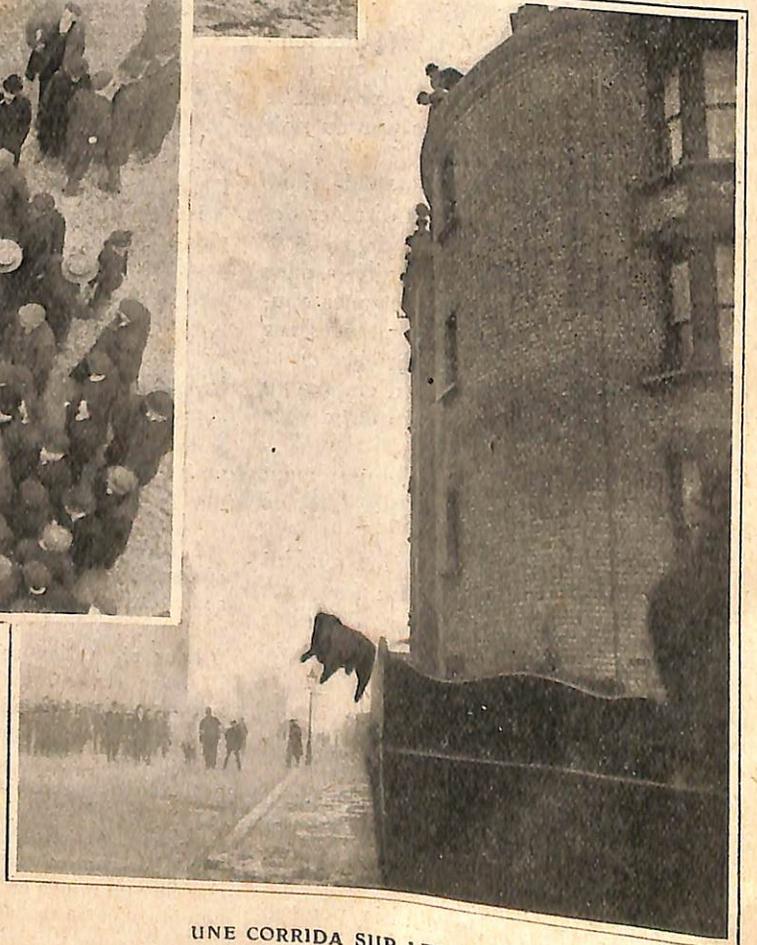


Un tireur embusqué derrière les cheminées brûlait cartouche sur cartouche sans atteindre l'animal. Comme une masse il venait s'affaler sur les pavés de la rue.

montrer leur habileté de cowboys ! Et, les cornes basses, il bondissait à leur rencontre et les mettait en fuite, quand un homme arriva avec un fusil de chasse.

Mais c'est en vain que le tireur, embusqué derrière les cheminées, brûlait cartouche sur cartouche ! A la vingtième, le taureau ne se portait pas plus mal qu'avant la première !

Surexcité par les détonations, l'assiégé avait tourné sa rage contre les cheminées, et les toits étaient maintenant couverts de débris. Il fallait en finir, coûte que coûte ! Enfin, on se décidait pour les grands moyens ! Un auto-taxi filait à toute allure vers la caserne la plus proche, et ramenait sur les lieux du combat un sergent et son fusil de guerre.



UNE CORRIDA SUR LES TOITS

Bientôt le vaincu regagnait la terre ferme, mais sans avoir, cette fois, recours à l'escalier.



LES SIKHS PRÉFÉRAIENT LES CHINOIS A TRESSE

Au moindre méfait, le Sikh redoutable apparaissait dans les rues de Singapour et, s'emparant de plusieurs Célestes, il liait ensemble toutes les tresses qu'il tenait par une ficelle unique et emmenait ce cortège à la prison voisine.

CE QU'IL EN COUTE DE FAIRE UN FAUX PAS

Le Châtiment d'un Maharajah



On ne saura jamais au juste en quoi consiste l'incident dit du « Gaekwar de Baroda », incident qui se déroula au moment le plus solennel du couronnement de l'empereur des Indes, et qui continue à occuper la presse de l'Hindoustan.

Le célèbre rajah Sayaji Rao III, maître d'un des plus beaux royaumes de la péninsule, s'avancait vers l'empereur et l'impératrice assis sur leurs trônes pour leur prêter l'hommage du vassal au suzerain, quand on le vit soudain tourner le dos et s'éloigner en souriant.

Ce fut un gros scandale et il eut un retentissement d'autant plus vif que le prince avait toujours passé jusqu'alors, à tort ou à raison, pour un ennemi irréconciliable de la domination anglaise.

Mais, le jour même, il faisait publier dans les journaux de Delhi une lettre où il affirmait qu'il n'avait pas voulu outrager les souverains. Il expliquait qu'il avait fait un faux pas en montant les gradins de l'estrade, et que, troublé, il en avait oublié de faire les trois révérences prescrites par le protocole.

Que ce faux pas ait été ou non inventé après coup pour les besoins de la cause, il coûtera cher au Gaekwar de Baroda : le gouvernement des Indes lui supprime deux des coups de canon auxquels il avait droit.

Cette suppression de deux coups de canon constitue un châtement redoutable et redouté...

Les princes hindous qui ont conservé une certaine indépendance sont encore au nombre de quatre-vingt-dix.

Pour établir une hiérarchie entre ces 90 potentats, le gouvernement des Indes les a divisés en six catégories, marquées par l'importance de la salve d'artillerie qui salue, des batteries de sa capitale, le départ ou le retour d'un prince.

Trois princes seulement (les maharajahs de Hyderabad, de Baroda et de Bhawalpour) ont droit à vingt et un coups. Huit ont droit à dix-neuf coups; treize dix-sept; seize à quinze; cinq à treize; les autres, à onze.

Ce curieux arrangement prend une importance énorme, tant aux yeux des rajahs qu'à ceux de leurs sujets. Et l'on a vu des princes régnants faire des bassesses auprès du vice-roi des Indes pour se faire hausser d'une catégorie.

On comprendra désormais ce que signifie la punition infligée à Sayaji Rao III, qui cesse d'être un *twenty-one guns prince* (un prince à 21 coups) et n'a plus droit qu'à 19 coups. Une véritable déchéance!

Ce haut personnage est, d'ailleurs, ce qu'on peut appeler un

caractère. Avec ses revenus annuels qui montent à plus de 30 millions de francs, il pourrait mener la vie luxueuse et oisive dont se contentent tant de rajahs. Mais il s'occupe activement de ses sujets et, grand ami du progrès, a vendu, pour construire des écoles, une partie de sa magnifique collection de bijoux, la plus belle du monde dit-on, avec son fameux collier de diamants qui vaut 50 millions de francs!

Se douterait-on que ce richissime monarque naquit dans une chaumière de paysan? Tandis que tous les autres princes régnants de l'Hindoustan se glorifient d'une lignée d'ancêtres qui remonte de dix à vingt siècles dans l'histoire, Sayaji Rao n'a eu d'autres aïeux... que sa bonne étoile!

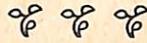
Le Gaekwar (ou maharajah) qui régnait alors sur le Baroda avait déplu aux Anglais qui le déposèrent. Comme il n'avait pas de fils, la maharani-douairière (la reine-mère) fut autorisée, selon la coutume hindoue, à adopter un enfant qui succéderait au monarque déposé.

Et le choix tomba sur le jeune villageois, qui, agréé par le gouvernement anglais, fut confié à des précepteurs amenés de Londres, et qui cherchèrent à lui inculquer une anglophélie de bon aloi... On prétend qu'ils n'y ont guère réussi!

CHRISTIAN BOREL.

DANS LES MONTAGNES DE HARTZ

Un Village de joueurs d'échecs



STRÖBECK, un petit village perdu dans les montagnes du Hartz, offre cette curieuse particularité que ses habitants forment entre eux une communauté de joueurs d'échecs.

Depuis des siècles, hommes, femmes et enfants ont toujours joué ce jeu avec une science étonnante. Jadis, beaucoup de temps devait être consacré à l'étude des échecs, et aujourd'hui tout instant de loisir est occupé par ce jeu. Aux réunions, on discute des problèmes difficiles et tout ce qui a trait aux échecs, dans le monde entier, est suivi avec intérêt dans les journaux spéciaux.

Le jeu a eu une grande influence dans l'esprit, les mœurs et coutumes des villageois : c'est ainsi qu'un jeune habitant de Ströbeck ne saurait prendre pour femme une jeune fille d'un village voisin, si celle-ci n'est pas bonne joueuse. S'il passait outre à cette coutume, il se verrait obligé de verser une forte somme, allant grossir les dépenses nécessitées par le grand concours quinquennal.

La légende qui court sur l'origine de la passion des échecs dans cette région un peu perdue de l'Allemagne est la suivante :

Vers l'an 1000, un certain comte Goncellin, prisonnier de l'évêque Arnold von Halberstadt, fut enfermé par ses ordres dans une tour carrée de Ströbeck, qui existe toujours et porte le nom significatif de « Tour aux échecs ». Ne pouvant payer la rançon exigée, le comte était resté longtemps captif et, pour passer le temps dans sa prison, s'était amusé à sculpter des pions et des pièces d'échecs, taillant des cases aussi sur la table de sa cellule, pour en faire un échiquier. Il s'était employé ensuite à apprendre à ses gardiens le jeu qui les intéressa si fort que bientôt tous les habitants du village voulurent l'apprendre à leur tour. Et quand il fut enfin remis en liberté, Ströbeck possédait déjà de très forts joueurs.

Le dimanche est le jour où l'on joue le plus aux échecs, et l'on peut dire que les pièces se meuvent alors sur plus de deux cents échiquiers.

Les enfants apprennent à distinguer les pièces en même temps qu'à lire l'alphabet; à l'école même, leurs maîtres leur enseignent le jeu de façon systématique en les encourageant à trouver de nouveaux problèmes.

Le concours quinquennal a lieu un dimanche et un lundi de Pentecôte, et réunit, en dehors des habitants de Ströbeck, beaucoup des plus forts joueurs du monde, dans la salle commune de l'auberge « Au Jeu d'échecs ».

ALFRED DUCASSE.

LES CONSÉQUENCES D'UNE RÉVOLUTION

Les Sikhs préféraient les Chinois à tresse

Avant même que la révolution chinoise eût prêté une actualité, ne dirions-nous pas palpitante? à la nasse des Célestes, le « Journal des Voyages » avait expliqué à nos lecteurs le sens véritable de cette « queue » capillaire qui ne date que de l'année 1621, et qui fut rendue obligatoire par les envahisseurs mandchous. Avouons-le, la disparition de cet appendice inélégant nous réjouit comme une victoire de la liberté sur la tyrannie.

Il y a pourtant des régions, hors de la Chine, où l'on regrettera l'absence de la queue chinoise; par exemple les policemen de San-Francisco et les sikhs de l'Inde britannique.

C'était la joie de tous les hommes des vingt races diverses que l'on rencontre à Singapour de voir un seul sikh arrêter et conduire en prison une demi-douzaine de Célestes. Ceux-ci avaient-ils fait main basse sur des marchandises déchargées des navires ou exposées à l'étalage des marchands, aussitôt le sikh robuste et redoutable apparaissait. D'un geste large et prompt, il empoignait toutes les nattes qu'il pouvait atteindre, ou encore, il en prenait une à la fois. Et cela occasionnait de curieuses randonnées.

Entraînant avec lui, par la nasse, le premier captif, il se mettait à la poursuite des autres délinquants. Si le Chinois, par un sentiment de fraternité de race, se montrait lent à courir, le sikh vigoureux et implacable tirait sur la nasse, lui arrachant des cris de douleur, et obtenait ainsi de lui un accompagnement plus agile. Le sikh attrapait bientôt le deuxième larron; il prenait dans sa main deux nattes, et la poursuite recommençait après le troisième voleur.

Lorsque le sikh estimait tenir en main un faisceau suffisant de queues coupables, il conduisait leurs propriétaires célestes, triomphalement, à la prison voisine. Quand le nombre de nattes formait une trop grosse poignée, le sikh redoutable liait ensemble toutes ces tresses, et il n'avait plus qu'à tenir la ficelle unique, qui pouvait, sous une seule secousse, arracher des cris de souffrance à six, huit ou dix bouches, cependant que les passants, blancs ou noirs, jaunes ou cuivrés, hormis les Chinois, riaient à gorge déployée de voir ce bizarre cortège; ou encore, habitués à ces rencontres dans Singapour, ils souriaient simplement, avec un petit air de dire : « Bravo, sikh! »

Désormais, que fera le géant lorsque son devoir l'appellera à arrêter les Célestes vagabonds ou voleurs? Leur mettra-t-il des menottes? Leur passera-t-il une corde au cou? Jamais ces méthodes ne vaudront le système de la nasse, et Singapour y perdra beaucoup en pittoresque.

ROBERT DUNIER.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le
Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)
000

CHAPITRE XII

A FORT-DESAIX (Suite.)

La journée touchait à sa fin. Les deux officiers descendirent vers la rivière : l'eau ca'me reflétait, sur les rides de son tranquille courant, les teintes orangées du soleil couchant ; le vent était tombé et les forêts proches étalaient dans un contre-jour lumineux les masses sombres de leur feuillage.

Le lieutenant Müller paraissait soucieux : il s'assit à quelques pas d'un appontement en pieux battus qui longeait la rive.

— Je regrette d'avoir cédé à la tentation de pousser jusqu'ici, dit-il ; n'aurions-nous pas sacrifié le devoir au désir de faire quelque chose d'extraordinaire ? Cette hantise d'atteindre le Bahr-el-Ghazal et le Nil nous aurait-elle troublé le jugement ? Nous avions une mission précise à remplir : reprendre contact avec les Snoussia, découvrir la direction de leur retraite et en informer le colonel... C'était l'affaire de deux heures et voici deux jours que nous sommes partis ! Résultat, nous n'avons pas renseigné notre chef ; il nous croit perdus, et nous méritons, ou plutôt je mérite, puisque le seul responsable, c'est moi, trente jours d'arrêt en rentrant.

— Ce serait fort tout de même, protesta vivement Paul Harzel... tu oublies le vent.

— Le vent ! le vent ! Si tu n'avais pas été sous l'empire d'une idée fixe, d'une véritable obsession, tu aurais bien su me prévenir en temps utile..., avant d'arriver au-dessus de cette maudite chaîne de montagnes, et nous aurions rallié la colonne avant la nuit...

— Pas contre ce vent-là, voyons, Müller ; rappelle-toi ! Puis, pourquoi ces lamentations : en somme, nous n'avons perdu que deux jours. Or, qu'aurait fait la colonne pendant ces quarante-huit heures ? rien ! Oswald et notre pauvre camarade prisonnier avaient 50 kilomètres d'avance ; ce n'est pas notre cavalerie qui aurait pu les rattraper. Quand Cheikh el Qaçi aura réintégré son Kara, nous saurons où le prendre...

— Tu nous trouveras toujours des excuses, parce que tu en as besoin autant que moi. Le rôle d'observateur à bord d'un aéroplane ne consiste pas à admirer un joli galbe... Tu n'aurais pas volé trente jours d'arrêts non plus, tu sais !...

— Je ne le conteste pas ; mais j'en prendrai plus facilement que toi mon parti, parce qu'ils s'écouleront en pleine lune de miel... Mais oui, c'est sérieux ! Tu n'as pas

oublié ce que j'ai dit à ce macaque d'Anglais pour lui clouer le bec : dès notre retour, j'épouse Ourida très régulièrement... Je lui apprends le français pendant les trente jours que nous passerons ensemble... à l'ombre.

— Je voudrais bien être sûr de me voir infliger une punition, même sévère, murmura Müller : cela prouverait au moins que nous sommes rentrés. Or, j'ai un trac affreux de m'enlizer dans les marais ou de tomber dans le lac No faute d'essence... Jamais un Français, en pareille occurrence, ne refuserait, fût-ce à un adversaire, l'assistance que cet Anglais ne veut pas nous prêter... On ne m'ôtera pas de l'idée qu'il en a de l'essence, le...

— Attention, le voilà !

John Harris venait, en effet, d'apparaître à la porte de la factorerie : il avait échangé son vêtement blanc contre un costume de cheviote bleu mieux approprié à la fraîcheur du soir.

— Vous dînez avec moi, fit-il ; je suis très content.

Il s'était exprimé en français, articulant les mots avec effort, comme s'il venait d'apprendre son petit speech par cœur. Il n'était pas douteux qu'en l'absence de Patrick O'Donnell, la conversation en resterait là.

Le commandant de New-Brighton procédait à son inspection quotidienne du poste et des abords, quand, à travers les arbres, sur une piste venant de l'Ouest, une longue théorie de porteurs apparut, s'acheminant vers la factorerie.

Lorsqu'ils furent à proximité, John Harris leur indiqua du doigt un des magasins adossés à la haute palissade. Pendant qu'ils défilaient devant les aviateurs, un sourire errait sur les lèvres minces de l'officier anglais : il était flatté dans son amour-propre national de ce que deux Français fussent témoins de la force politique et de l'activité commerciale de la Grande-Bretagne, aux lieux mêmes sur lesquels leur pays n'avait pas su maintenir son drapeau.

Les noirs appartenaient à la tribu vigoureuse des Djingués qui habite les rives du Marais et répand ses troupeaux dans la plaine dont le sous-sol humide fournit des pâturages abondants.

L'attachement que professent ces pasteurs pour leurs bœufs touche à la vénération : on pourrait, dit le colonel Baratier dans son beau livre *A travers l'Afrique*, y voir les vestiges du culte antique des Égyptiens pour le bœuf Apis. Jamais les Djingués ne sacrifient une tête de leur bétail : celui-ci sert uniquement de monnaie d'échange. Tout ce qui vient de la race bovine leur est sacré, et, coutume aussi répugnante qu'étrange, ils ne consentent à boire du lait que s'il a été préalablement additionné d'urine de vache.

Les Djingués établis dans les environs du poste n'avaient pas eu le temps, lors de la prise de possession anglaise, de mettre leurs troupeaux à l'abri, et les nouveaux maîtres du sol, pour s'assurer de la docilité des indigènes, avaient conservé leurs animaux comme otages dans des enclos sur-

veillés par des Soudanais. Ils ne les restituaient à leurs légitimes propriétaires qu'en échange d'un certain nombre de journées de portage. Les malheureux Djingués étaient obligés de s'exécuter : ils recevaient, d'ailleurs, en outre, comme rémunération, des colliers de verroterie et des pièces de cotonnade de Manchester.

Ils portaient sur la tête de lourds fardeaux, boules de caoutchouc, pelleteries, sacs de mil, parfois, aussi, de l'ivoire...

L'un après l'autre, ils déposèrent leurs charges dans l'entrepôt où venaient s'accumuler les produits, les richesses de toute la région, à 100 ou 150 kilomètres à la ronde.

L'attention des officiers français fut attirée, à ce moment, par l'apparition, au coude de la rivière, de deux barques à fond plat remorquées par une canonnière à vapeur. Le petit convoi se rangea le long de l'appontement sur lequel étaient disposés déjà les wagonnets d'un chemin de fer à voie étroite. Un groupe de débardeurs nègres fut réparti entre les deux bateaux par les soins d'un sous-officier anglais, sautelle disgracieuse, au mince corselet rouge, aux longues pattes blanches, à la tête pointue, surmontée de la toque minuscule et caractéristique qui se fixe sous le menton au moyen d'une étroite jugulaire... et méthodiquement, le déchargement commença.

Avec une prodigieuse rapidité, les billes d'essences précieuses, les tellis de sorgho, les paniers remplis des fruits étranges de l'arbre à beurre, les briquettes de tabac comprimé provenant du pays des Bongos, les ballots de nattes et de peaux, les cornes d'antilopes, les coussins en cuir peint et brodé s'entassèrent sur les légers véhicules qu'une seconde équipe hala vers le poste par le moyen combiné d'un câble et d'un cabestan.

Son rôle achevé, le remorqueur fut se mettre à l'ancre dans un petit havre naturel creusé sur la rive droite.

À l'intérieur de la factorerie un fonctionnaire, moitié civil, moitié militaire, assisté d'un comptable, évaluait et inventoriait les marchandises : il en prenait livraison et délivrait en échange des bons multicolores sur le vu desquels les vendeurs seraient payés le lendemain, en armes, en munitions ou en pacotilles.

Une cloche piqua l'heure du dîner...

Après s'être assurés que l'*Africain* n'avait rien à redouter, ni de la curiosité, ni de la malveillance, les aviateurs, conduits par Patrick O'Donnell, prirent le chemin de la demeure du commandant.

Ils y furent présentés dans les règles à Mrs. Harris et Brennan — cette dernière, femme d'un employé civil — qui représentaient seules, et insuffisamment, le beau sexe à New-Brighton.

Les deux dames portaient encore les chapeaux aux larges ailes et aux longs voiles de gaze flottants qui avaient attiré tout d'abord l'attention des officiers français.

Dès qu'elle avait su qu'Ourida était fiancée à Paul Harzel, Mrs. Harris s'en

était aimablement occupée : cette grande femme, sans âge apparent, aux allures de quakeresse, joignait à un lot de hautes vertus un talent distingué, peut-être plus apprécié du commun des mortels, pour la confection du pudding.

Malgré les louables et persistants efforts de Patrick, une gêne visible ne cessa de régner parmi les convives.

Paul Harzel ne parut pas y prendre garde. Mrs. Harris avait eu l'attention délicate de le placer à côté de sa jolie fiancée, « His pretty bride », et le reste du monde avait disparu, dès lors, aux yeux de l'amoureux lieutenant. Il échangeait avec Ourida, en arabe et d'un ton calme, pour ne pas effrayer la pudibonderie britannique, des paroles remplies d'une chaude poésie, pendant que la jeune fille, ignorante des raffinements de la civilisation, portait tranquillement, avec sa main, les aliments à sa bouche, sous les regards effarés de la maîtresse de maison.

Le repas expédié, les officiers français manifestèrent le désir de passer la nuit près de l'Africain. Déférant à ce désir, le commandant, pendant que sa femme emmenait Ourida, fit installer deux couchettes sous les arbres géants qui étendaient au-dessus de l'appareil leur dôme protecteur.

Le ciel constellé d'étoiles, l'air tiède et lourd, faisaient présager pour le lendemain une journée calme et chaude.

Müller commençait à s'assoupir, sous la garde de Paul Harzel qui avait pris le quart, lorsqu'un appel de la sentinelle soudanaise laissée de faction près du monoplan rompit tout à coup le silence. La voix de Patrick O'Donnell répondit sur-le-champ au « qui vive » du soldat, et le jeune Irlandais parut, précédant deux noirs porteurs de récipients qui jetaient dans la nuit transparente des reflets métalliques.

— Soyez discrets, dit Patrick à voix basse, je vous apporte 50 litres d'essence.

Müller avait sauté sur ses jambes : il demeurait là, stupide, ainsi qu'Harzel, ne sachant comment exprimer sa profonde gratitude.

— C'est l'approvisionnement de la pharmacie ! murmura Patrick en s'esquivant.

Dans l'obscurité, les deux Français ne purent lire sur le visage de leur bienfaiteur s'il se moquait de son chef ou s'il endossait héroïquement son mensonge ; et quand les noirs se furent éloignés, emportant les bidons vides, Müller s'étendit sur sa couche

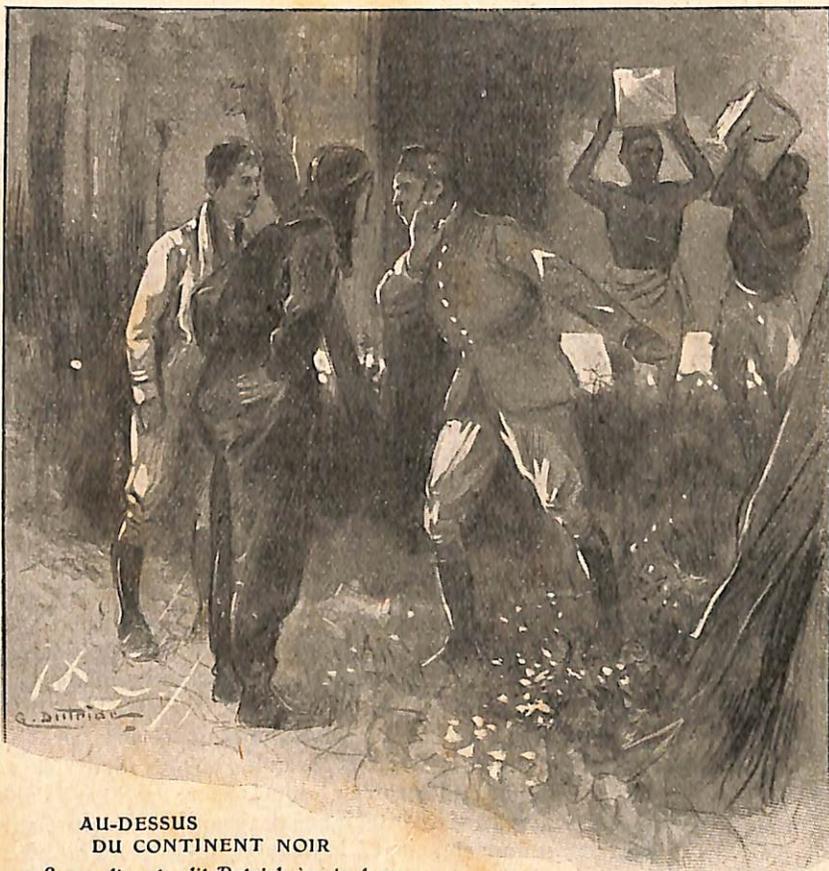
en poussant un soupir de soulagement : — Cette fois, dit-il, je vais dormir tranquille ; demain matin, nous serons à Fachoda.

CHAPITRE XIII

AU-DESSUS DU MARAIS

L'aéroplane s'était envolé de très bonne heure ; Mrs. Harris n'était pas encore levée, mais Ourida, sur pied depuis longtemps, avait rejoint sans bruit ses compagnons, aux premiers feux de l'aurore.

Seuls le commandant du poste qu'on avait été prévenir, Patrick O'Donnell et quelques noirs, tirés de leur sommeil par le bruit du moteur avaient assisté au départ. Le capitaine Harris avait fait à ses



AU-DESSUS
DU CONTINENT NOIR

— Soyez discrets, dit Patrick à voix basse, je vous apporte cinquante litres d'essence. (P. 300, col. 1.)

hôtes des adieux corrects, mais froids : il les avait vivement engagés à suivre le Soueh, si, d'en haut, ils pouvaient distinguer son cours dans la mer encombrée de végétaux au travers de laquelle il se frayait un lit.

— Comme cela, avait-il ajouté, si l'essence venait à vous manquer, vous pourriez être recueillis par un des vapeurs qui montent à Kodok ou qui en descendent.

Les officiers français avaient cru voir percer sous cette réflexion un calcul féroce : celui de ce gentleman qui suivait partout, pas à pas, l'équilibriste Blanchard, dans l'espoir de le voir un jour tomber... Patrick O'Donnell, lui-même, avait coulé vers les deux Français un regard qui en disait long.

Müller, cependant, avait, sans broncher, remercié le commandant de New-Brighton de son hospitalité ; Paul Harzel avait ajouté quelques mots de gratitude à l'adresse de Mrs Harris pour les attentions dont Ou-

rida avait été l'objet... et bientôt factorerie, fortin, port et pavillon s'étaient évanouis dans le sillage de l'Africain.

Une heure environ après leur départ, le Marais était apparu aux aviateurs : ils avaient été saisis, à sa vue, d'une émotion presque religieuse...

C'était dans cette immense et mystérieuse solitude, dans ce désert d'eau et de roseaux, long de 600 kilomètres et large de 200 où se confondent et s'écoulent le Soueh le Bahr-el-Ghazal et le Nil blanc, qu'en 1881, Gessi Pacha et ses cinq cents compagnons, hommes et femmes, s'étaient perdus, en cherchant à regagner le Caire !

Trois mois durant, d'octobre 1880 à janvier 1881, ils avaient erré à l'aventure dans les herbes, vivant de racines, rongéant jusqu'à leurs chaussures, faisant des efforts prodigieux et effectuant des travaux surhumains pour se dégager du Sedd.

Et ils avaient succombé successivement à la faim, les survivants dévorant les morts ; un soldat, même, avait fait un horrible festin des restes de son propre fils...

Recueilli enfin, avec quelques tristes débris, par un vapeur envoyé à sa recherche, Gessi avait péri d'épuisement en arrivant au Caire.

Le Sedd ! barrage mouvant dont Baratier a fait cette description saisissante :

« Sous l'action des courants, des tornades et des crues, des îles errantes formées de roseaux arrivent dans le lit de la rivière, tournoient, s'accumulent, se soudent les unes aux autres : le Sedd est formé ! Barrière végétale, tissu

d'ambatch, de papyrus, d'oumm-souf¹, de mille plantes reliées entre elles par les folioles des lentilles d'eau, ou les radicules d'un petit chou aux feuilles grasses, masses pulpeuses qui s'insinuent dans les vides, les bouchent, cimentent le lacis, le fouillis herbeux, en font un conglomérat indescriptible. »

La carte de la mission sous les yeux, Paul Harzel suivait, pour ainsi dire à la piste, le cours du Soueh dans ce dédale... Il ne se heurta pas, tout d'abord à des difficultés très sérieuses, la rivière coulant de l'Ouest à l'Est, et l'itinéraire indiquant nettement qu'elle confondait ses eaux avec celles du Bahr-el-Ghazal, dans le grand lac Ambadi, orienté vers Nord-Sud.

Mais, à partir de ce vague confluent, la tâche de l'officier observateur se compli-

1. Traduction littérale : « Mère de la laine », roseau du Nil qui doit son nom à la gaine soyeuse qui entoure sa tige.

querait singulièrement; le Bahr-el-Ghazal, en effet, avant de se jeter dans le Nil, décrit un long arc de cercle dont les aviateurs devraient prendre la corde pour couper au court. Il faudrait naviguer uniquement à la boussole, et la moindre erreur pourrait être fatale.

La fureur des Music-Halls Un Ours patineur

Si un dompteur tient à se faire une place au soleil il doit avant tout trouver du nouveau et du sensationnel. L'histoire inédite de Joe Flannigan et de Bruin, son ours fidèle, vient à l'appui de ce dire. Je la livre aux lecteurs du *Journal des Voyages*, telle que l'ont racontée les grands quotidiens de New-York.

M. Flannigan, prospecteur de son métier, avait découvert dans le Colorado une mine de plomb argentifère d'une grande richesse. Il trouva des fonds à Denver pour l'exploiter, et il eut bientôt le droit de croire qu'il avait trouvé le bon chemin vers la fortune.

Mais, par une malchance extraordinaire, il perdait dans un incendie ses titres de propriété, et des gens sans scrupules complotaient aussitôt sa perte. A l'aide de faux témoins, ils prouvaient à un juge vénaux que ce gisement de plomb argentifère avait été *claimed* (dénoncé) par un mineur trois mois avant la dénonciation de M. Flannigan.

Et le pauvre homme se trouvait ruiné du jour au lendemain!

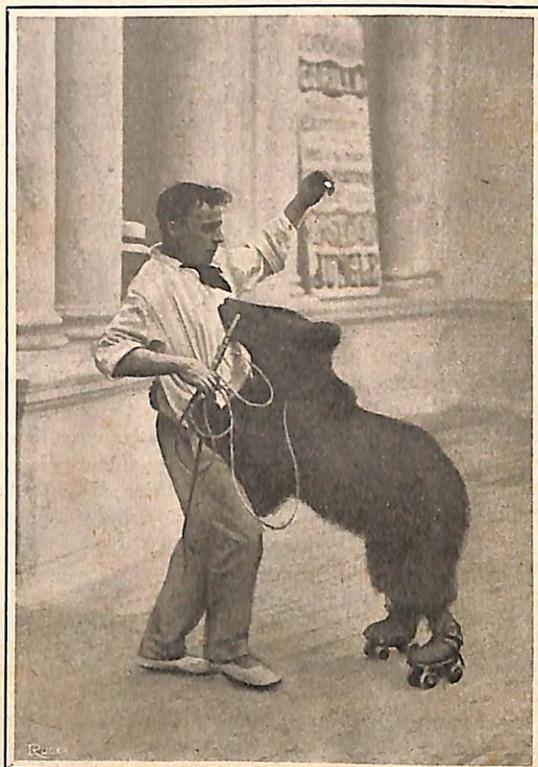
Un cirque forain traversait le pays, et plutôt que de végéter là où il avait cru conquérir la fortune, il demandait au directeur de l'engager. Quelques mois plus tard, l'ancien mineur avait le courage de pénétrer dans une cage où un lion

avait terrassé un dompteur, et il sauvait l'homme, en forçant le fauve à reculer sous l'éclair de son regard.

Le propriétaire du cirque le récompensait de son courage en le nommant directeur du « département des fauves », avec 10,000 francs d'appointements. Ce n'était pas encore la fortune, mais c'était déjà l'aisance. Malheureusement, le cirque prenait feu quelques jours plus tard, au cours d'une représentation, et les débris de l'établissement étaient vendus aux enchères.



Docilement « Bruin » se laisse attacher aux pieds des patins à roulettes.



Inhabile, il fait tous ses efforts pour mériter le sucre convoité.

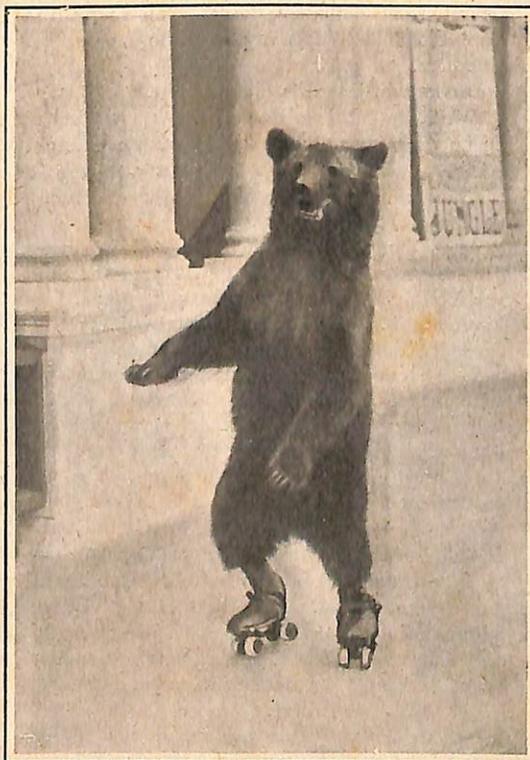
L'Africain volait à 200 mètres à peine. De la surface rigoureusement plane du Marais, ne s'élevait aucun de ces remous que produisent les reliefs ou les dépressions du sol; il était, par suite, superflu d'aller chercher le calme aux grandes altitudes.

Quel intérêt palpitant, d'ailleurs, présentait l'observation de ce désert d'eau auquel un vaillant, un modeste, le cœur cerclé d'un triple airain, Baratier, avait, au péril cent fois renouvelé de sa vie, arraché son terrible secret!..

Par endroits, l'eau disparaissait comme absorbée par les touffes d'oumm-souf, et les aviateurs se demandaient comment un bateau de 9 mètres portant 37 hommes avait pu se frayer passage dans ces invraisemblables fourrés; la réponse leur en était donnée à l'avance par le journal de marche de Baratier; l'éclaireur, l'enfant perdu de la mission Marchand, n'avait, maintes fois, parcouru que 1,400 mètres en dix heures, ses tirailleurs, dans l'eau jusqu'à la ceinture tantôt poussant devant eux la frêle embarcation, tantôt la halant sur les roseaux!..

Plus loin, la nappe liquide reparaisait, mais morcelée par une multitude d'îlots vaseux, labyrinthe colossal dans les profondeurs duquel « l'erreur », insatiable minotaure, guettait les téméraires humains...

(A suivre.)  CAPITAINE DANRIT.
(Commandant DRANT.)



UN OURS PATINEUR

Enfin il s'élance sur la piste sans perdre un instant son précieux équilibre.

Sans situation, M. Flannigan ne savait plus à quels saints se vouer! Il errait dans la petite ville californienne où le désastre avait eu lieu, lorsque des cris attirèrent son attention. Et il apprit que la foule se réjouissait à l'avance de la mise à mort de ceux des fauves de la ménagerie qui, blessés au cours de l'incendie, n'avaient pas trouvé acquéreurs.

Il se rendait dans le terrain vague où l'on allait procéder aux exécutions, et c'est alors qu'une inspiration changea le cours de ses destinées. Touché par les plaintes que poussait un ours brun, brûlé aux pattes, il le caressait sur la tête, et la bonne bête, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui léchait la main.

M. Flannigan, ému de pitié, demandait à acheter le blessé. Il l'obtenait pour douze dollars, 60 francs, et s'occupait aussitôt de le guérir de ses brûlures. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que Bruin était complètement rétabli.

C'est alors que l'ancien mineur eut l'idée d'apprendre à l'intelligent plantigrade à se servir de patins à roulettes, sport qui faisait alors fureur en Amérique.

Le succès fut colossal. Tous les music-halls du Nouveau-Monde s'inscrivent à l'avance pour avoir Bruin sur leurs programmes et depuis ce moment ils roulent tous deux sur la piste de la fortune.

M. Flannigan a gagné avec son camarade plus de deux cent mille francs en l'espace de deux ans. Si vous vous souvenez qu'il l'avait acheté soixante francs, vous verrez qu'il n'avait pas fait une mauvaise affaire, alors qu'il ne croyait accomplir qu'une bonne action.

 CLAUDE ALBARET.

Les voyageurs téméraires L'ARABIE traversée à bicyclette

Il est des voyages que, même à l'heure actuelle, on ne peut entreprendre sans de grands dangers, qui se hérissent même de tant de difficultés que l'on considérerait comme une véritable folie de les vouloir entreprendre. C'est dans l'un de ces « raids » audacieux que s'est illustré un jeune et énergique officier anglais, le lieutenant E. Noël.

Il a accompli seul, et avec une rapidité déconcertante, la traversée de l'Arabie à bicyclette, de la Méditerranée au golfe Persique.

Ce n'est pas à la suite d'un pari, comme on pourrait le croire, que le jeune officier accomplit sa périlleuse performance. Le lieutenant Noël y fut poussé par la nécessité.

Après un congé de quelques mois passé en Angleterre il devait rejoindre son régiment aux Indes, mais au dernier moment il se trouva trop dénué d'argent pour prendre passage sur le paquebot à la date fixée. D'un caractère débrouillard et décidé, il n'hésita pas une seconde. Il devait par n'importe quel moyen gagner les Indes avec ce qui lui restait en poche.

C'est alors qu'après avoir mûrement étudié le trajet à parcourir, l'idée lui vint de traverser l'Arabie sur sa bicyclette. Excellent routier, il ne doutait pas d'accomplir rapidement le trajet et de réaliser ainsi une économie sérieuse.

A vingt-sept ans, on ne doute de rien. Le lieutenant E. Noël devait rejoindre son corps le 25 novembre. Le 10 octobre, il quittait Londres à toutes pédales, muni d'un passeport bien en règle, d'un revolver et d'un petit sac contenant le minimum d'objets nécessaires pour un aussi long voyage. Rapidement, il gagnait Douvres, puis la France.

Trois jours après son départ il arrivait en Sicile et se rendait à Catane sur sa machine. Quelle traversée ensuite de Catane à Smyrne sur un vapeur italien !... Plusieurs fois l'officier dut défendre sa petite valise contre les investigations de deux Grecs trop entreprenants. Les menus étaient tellement sommaires que le déjeuner comportait parfois deux biscuits secs. Les passagers s'arrangeaient pour les rendre comestibles en les mettant à tremper. Mais allez donc vous montrer difficile quand on vous demande dix-huit francs pour une traversée de cinq jours, *vin compris* !...

Ayant changé de bateau à Smyrne, l'officier arriva bientôt à Alexandrette d'où il se proposait de partir pour sa traversée de l'Arabie. Le consul anglais lui conseilla vivement de prendre au moins un « zaptich » pour compagnon de route, mais notre cycliste n'avait pas le moyen de s'offrir un tel luxe. Sans perdre un instant, il se lançait sur la route de Bagdad.

Le soleil était ardent, la route rocailleuse et couverte d'une épaisse couche de poussière. Quand le lieutenant eut dépassé le lac d'Autioche, elle devint presque impraticable. Le hardi cycliste, qui s'y attendait, ne s'émut pas pour si peu et quitta la chaussée pour rouler à travers champs. Le soir du premier jour, le vent le prenant de dos lui permit de marcher à plus de vingt kilomètres à l'heure. Il lui fallut coucher cette nuit-là à la belle étoile, roulé dans un plaid, après un dîner plutôt sommaire.

Le lendemain de bonne heure, il atteignit Aleppo, enchanté d'avoir marché si vite. Le consul britannique refroidit un peu son enthousiasme.

« Si vous vous obstinez à continuer sans escorte sur une route aussi peu sûre, je ne réponds de rien. Chaque jour, on nous signale les méfaits de quelque bandit.

— Je continuerai, dit simplement le lieutenant Noël, parce que je ne puis faire autrement. »

En quittant Aleppo les chemins se croisent tellement qu'il craignait de s'égarer.

L'officier résolut dès lors de se diriger à la boussole et ce moyen lui réussit parfaitement.

Raconter en détails ce voyage monotone deviendrait fastidieux. Le cycliste progressait rapidement, rencontrant parfois une petite caravane, semant partout l'étonnement et même l'effroi sur son passage. Arrivant un soir au bord de l'Euphrate dans un campement de nomades, il produisit une telle sensation avec son « merveilleux animal » que les Arabes se prosternèrent, jetant de grands cris : « Mashaa Allah, Mashaa Allah ! »

Ils eurent peine à croire qu'il avait mis si peu de temps à venir d'Aleppo, les caravanes accomplissant ce trajet en trois jours.

Poursuivi et attaqué le lendemain par un cavalier, l'officier eut la chance de le distancer, le terrain étant par hasard assez bon, mais cela le rendit prudent. Au village de Deir-El-Zor, on lui apprit que la route était infestée de brigands un peu plus loin.

Les aventures n'allèrent pas tarder à naître sous ses pas. Entouré par une foule hostile dans un petit village, il eut toutes les peines du monde à défendre sa bicyclette contre la malveillance populaire. Celui-ci lui volait sa sacoche et cet autre lui prenait son chapeau. On fouillait jusque dans ses poches. L'autorité seule du chef du village réussit à calmer cette effervescence et notre cycliste s'en tira sans grand dommage. Mais, un peu plus loin, l'algarade se renouvela.

Averti par l'expérience, l'officier essaya de distancer ceux qui le poursuivaient. Mal lui en prit.

Il eut bientôt à ses trousses une horde de fanatiques qui ne manqueraient pas de lui faire un mauvais parti s'il s'arrêtait. L'un d'eux particulièrement le serrait de près. Mais le lieutenant Noël connaît la boxe. D'un *swing* du droit bien placé, il envoya l'Arabe mordre la poussière.

Les autres, interdits, s'arrêtèrent.

Après, ce fut la série noire des crevaisons de pneumatique en une région où de grosses épines jonchaient le sol. Pendant qu'il réparait, des indigènes lui demandaient ce que mangeait son « cheval de fer ».

Ayant rencontré, le quatrième jour, un voyageur venant de Bagdad, il apprit que le bateau sur lequel il comptait s'embarquer partait le lundi matin. Cela lui laissait quatre jours encore. Il résolut de voyager jour et nuit, pour arriver à temps. Après Arrah, il eut la bonne fortune inespérée de pouvoir effectuer la partie la plus dangereuse du parcours en compagnie d'un voyageur anglais qu'escortaient cinq soldats. Ainsi put-il éviter une attaque qui n'eût pas manqué de se produire. Il atteignit ainsi Hit, la « bouche de l'enfer », puis Ramadiéh. Ses vêtements étaient dans un état si pitoyable qu'il se procura à bon compte dans un bazar un burnous et un turban. C'est vêtu en Arabe qu'il continua son voyage et se présenta un dimanche soir chez le consul anglais de Bagdad ayant accompli son audacieux voyage dans le temps qu'il s'était fixé.

Et quand, sans autres incidents, le lieutenant E. Noël eut rejoint son corps à Bombay, il eut beaucoup de mal à convaincre ses camarades que ce voyage à bicyclette n'était pas un formidable bateau.

✻ CYRILLE VALDI.

LES GRANDES AVENTURES Capitaine Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par
Louis BOUSSENARD
Deuxième Partie. Dans le Tamaulipas.

CHAPITRE X (Suite.)

MISTOUFLE a un moment d'hésitation : encore abandonner Vif-Argent ! Celui-ci lui prend la main et lui dit quelques mots à l'oreille :

— Ah ! comme ça, fait-il en riant, ça va ! »

Et il entraîne les hommes, derrière Siori qui prend la tête de la petite colonne, réduite à six hommes !

« Braves gens ! murmure Vif-Argent. Ils veulent se battre... ils se battront. »

Deux ou trois minutes s'écoulent. Mistoufle reparait.

« Voilà, patron, à ton service ! Ils sont là-dessous comme des coqs en pâte... »

Déjà Mistoufle est rasséréiné : il comprend que Vif-Argent a un plan, et c'est tout ce qu'il lui faut...

Puis il lui voit ce qu'il appelle sa figure des grands jours... ça le rassure... on ne canera pas...

Vif-Argent l'entraîne à l'intérieur de l'hacienda.

Tout droit, ils vont à la salle d'armes... Le jour baisse et déjà on a peine à distinguer les objets...

Mais Vif-Argent a une étonnante mémoire des localités. Presque dans l'obscurité, il se dirige vers le ressort qui fait agir la trappe et le montre à Mistoufle. Le bouton est caché sous les armes d'une panoplie.

D'un coup de marteau il fausse la serrure de la porte de la salle d'armes, et aussi de celle par laquelle on pénètre dans l'hacienda. Il agit de même sur l'espagnollette des fenêtres du rez-de-chaussée...

Enfin, il prend à brassées des carabines aux râteliers de l'armurerie et s'élançe dehors, toujours suivi de Mistoufle qui l'a imité.

On entend le bruit des sabots des chevaux, à l'orée du pont : des voix se croisent, on dirait le tumulte d'une dispute. Évidemment, les hommes luttent à qui passera le premier sur l'étroit sentier... même des cris s'élèvent comme de bataille.

Vif-Argent et Mistoufle ont emporté les armes et courent à travers le chemin de ronde qui contourne l'hacienda, les déposent dans un coin obscur. Mistoufle comprend de moins en moins mais il obéit de plus en plus.

Son capitaine mérite bien son surnom de Vif-Argent, il va, vire, court avec une rapidité vertigineuse...

Encore une fois, ils sont rentrés dans l'hacienda. Vif-Argent a entraîné Mistoufle vers un caveau noir où se trouvent des caisses, en tas...

Ils saisissent les caisses qui sont lourdes, une, deux, dix, vingt, et en placent quelques-unes à la porte de la bâtisse, les autres suivant et formant comme une chaîne jusqu'au caveau.

D'un coup de talon, Vif-Arget en défonce une, deux, arrache les planches, si bien que maintenant on en voit le contenu.

Tout cela exécuté si rapidement que les minutes semblent durer des heures.

Vif-Arget se frotte les mains. Tout marche à souhait...

« Maintenant, mon petit Mistoufle, écoute-moi bien... Sais-tu le latin?

— Non, patron...

— Eh bien, sache que *Audaces fortuna juvat*, ça signifie : « Pour réussir, faut se grouiller... » Reste auprès des armes... l'oreille au guet... Quand tu entendras mon signal, deux coups dans mes mains, fais ce que je t'ai dit...

— Oui, capitaine... C'est compris...

— Et maintenant, une bonne poignée de mains et à la besogne... »

Mistoufle disparaît.

Vif-Arget revient dans la grande cour : il est temps d'agir, car les premiers cavaliers mexicains arrivent à la grande porte...

Ils se pressent, se poussent, se bousculent, clament des jurons et des anathèmes.

Le capitaine est rentré dans l'hacienda, il gravit l'escalier et se trouve dans une des salles du premier étage. Là, les fenêtres donnent sur la cour intérieure, sauf une lucarne ronde devant laquelle il se poste, regardant ce qui se passe au dehors...

Il n'y a plus de doute : il assiste bien aux suites d'une débandade.

En effet les hommes de Perez avaient été requis par Carbajal, décidé à tenter une pointe audacieuse vers Tampico. La disparition de Vif-Arget, dont il avait été avisé par des espions, excitait son audace.

L'heure lui paraissait propice pour un coup de main...

Perez, fier de son exploit, convaincu de la mort de Vif-Arget, n'en était que plus ardent à reprendre la campagne.

Il était parti à la tête de ses Matadors, impatient d'infliger aux Français un échec décisif.

Chose singulière, pour la première fois, Dolora, sa fille, avait prétendu se refuser à le suivre, mais, habitué à tout voir plier devant sa volonté, il avait fait hisser de force la Hija Alferéz sur son cheval... et ils étaient partis...

Mais Carbajal avait compté sans nos officiers qui faisaient bonne garde autour de Tampico. Il s'était heurté à un corps solide, bien entraîné, et désireux d'en finir avec ces perpétuelles alertes, en infligeant aux Mexicains une leçon qui brisât leurs derniers élans...

Les soldats de Carbajal avaient été culbutés, les Matadors avaient tenté de soutenir le choc, mais, désarmés à leur tour, toute cette horde avait fui...

Et ce sont les restes de ces deux bandes, ceux du moins que leurs chefs ont pu rallier, qui, à travers les défilés des montagnes, par des voies inexplorées, où jamais

nul n'a osé s'aventurer, ce sont à peine cent cinquante hommes, blessés, harassés, enrégés par la défaite qui viennent se réfugier dans la forteresse dont nul, de l'armée européenne, ne connaît l'existence...

De son observatoire, Vif-Arget devine tout cela...

Dans cette cohue, Vif-Arget, involontairement, cherche la Hija Alferéz...

Elle n'y est pas. Est-elle morte dans les rangs des combattants?...

Son cœur se serre, tandis que sa main touche, au fond de sa poche, la pierre d'améthyste — dont il a vu la pareille au cou de sa mère!

Mais il voit dans la cour, entouré de soldats furieux et qui semblent lui adresser des reproches violents, même des menaces de mort, un officier mexicain, en un costume rutilant de broderies d'or et d'argent, à la ceinture hérissée d'armes dont les crosses, incrustées de pierreries, scintillent à la lueur des torches, qui se défend, péroré, menace à son tour... et à qui répondent des éclats de rire, ressemblant à des rugissements de fauves...

Celui-là, il ne l'a jamais vu, mais il le reconnaît, se souvenant des récits qu'il a entendus.

C'est Carbajal, le général de guerillas, qui depuis près de trois ans tient la campagne, toujours agressif, toujours insaisissable...

Il a pillé, il a tué, il a commis tous les crimes et ses hommes l'ont acclamé, quand il leur donnait des pueblos à dévaster, du butin à enlever...

Aujourd'hui qu'il est vaincu, ces mêmes bandits le massacreraient sans pitié...

Auprès de lui, Vif-Arget aperçoit la silhouette sinistre du gnôme, de Bartolomeo Perez, à qui Carbajal adresse des appels désespérés...

Le père de Dolora est affolé, lui aussi. A quoi lui sert la puissance de ses yeux maudits! Du reste, il est brave et a mis le couteau à la main. Il vendra chèrement sa vie!

Vif-Arget suit attentivement ce drame qui devient, à chaque minute, plus tragique et plus effrayant...

Est-ce le moment d'intervenir? Non, pas encore...

Tout à coup, des cris jaillissent d'un groupe... Certains viennent de se heurter aux caisses que Vif-Arget a amenées à la porte de l'hacienda...

Ils hurlent :

« Du vin! du pulche! Du *chinguiveto!* »

A boire! A boire! Le mot court instantanément à travers les rangs...

Carbajal, qui était presque étouffé par la horde furieuse — et qui, deux pistolets à la main, allait engager une lutte à mort — soudain se trouve dégagé...

Tous courent vers l'intérieur de l'hacienda, où, dans la vaste salle du rez-de-chaussée, les hommes de Bartolomeo Perez apportent, entassent de nouvelles caisses de liqueurs... Ils ont trouvé le caveau qu'ils vident...

Toute la bande galope, se rue sur ces cais-

ses dont ils brisent, dont ils arrachent les planches...

Des bouteilles apparaissent, nombreuses, aussi on a roulé sur le sol quelques tonnelets... et cette foule maintenant oublie la bataille, la défaite, les coups reçus, les blessures qui saignent...

Ils boivent, ils s'arrachent les uns aux autres les bouteilles, dont beaucoup tombent à terre et se brisent... Il en est qui se mettent à plat ventre pour laper le liquide, comme feraient des chiens...

Ce ne sont plus des hommes, mais des brutes... En ces organismes déjà surmenés, l'ivresse agit avec une rapidité prestigieuse...

Vif-Arget entend les échos de ces scènes de Pandemonium...

Hurlements de bêtes féroces, chants rauques comme les grondements des fauves!

Ces héros d'embuscade, ces prétendus patriotes, qui ne sont que des assassins et des bourreaux, sont avant tout d'épouvantables ivrognes...

Pas d'exceptions. La bataille, la défaite, la fuite donnent soif.

Ils avalent à pleins goulots ces terribles liqueurs mexicaines qui affolent et qui tuent...

Perez a bien remarqué que cette tentation avait été préparée par quelque ennemi inconnu. Le caveau était fermé, réserve à ménager, mais qui jamais ne devait être livrée d'un seul coup...

Il y a là une manœuvre qui l'épouvante. Il veut faire part de ses soupçons, de ses inquiétudes à Carbajal... Mais chez celui-là aussi l'odeur de l'alcool a produit son effet délétère... Ce brutal soldat, qui a vu la mort de si près, veut s'étourdir... Sa bouche est sèche, son gosier brûle...

Il a saisi une bouteille de pulque et la vide d'un seul trait... Il recommence et ses soldats, déjà ivres, l'acclament... Il a des rires de fou et il boit, il boit encore, dominant de sa haute taille les hommes qui reconnaissent en lui le chef, le maître, le plus puissant buveur du Mexique.

Seul, Perez résiste : ce monstre n'a pas de ces passions basses...

Il a la haine, il a la cruauté, il a la férocité longue et lâche... mais il dédaigne les fumées de l'ivresse... C'est un buveur d'eau!...

Il est pris d'un accès de fureur, d'horreur... Il se jette à travers les groupes, entassés dans la salle basse de l'hacienda... il cherche à arrêter cette effroyable orgie... Il crie, il ordonne, il supplie...

Même il arrache une fiole des mains de Carbajal qui, avec un épouvantable juron, lui allonge un coup de poing qui le lance à dix pas en arrière. Il tombe dans un gros d'ivrognes qui l'assomment, le piétinent, il disparaît sous un amas de corps déjà écroulés, abattus par l'ivresse...

Qui aurait entendu le signal donné par Vif-Arget, qui n'a pas perdu un seul détail de ces scènes atroces...

Les coups dans les mains ont claqué : Mistoufle qui a l'oreille au guet en a perçu le bruit... et il a appelé les six Azoguyos,

les Vif-Argent qui accourent, en dehors de l'hacienda, dans la grande cour, à présent vide, car tous les Mexicains sont à l'intérieur, buvant, hurlant, s'exaspérant les uns contre les autres, jouant du couteau pour conquérir une bouteille...

Vif-Argent est descendu de l'étage supérieur.

Nul ne le voit, nul ne se doute de sa présence. Il se glisse à travers ces démons qui ne voient plus, ne pensent plus... il a suivi le mur, est parvenu jusqu'au ressort de la trappe, il le presse, le plancher s'effondre et une vingtaine d'hommes roulent pêle-mêle dans ce trou qu'il connaît bien, qu'habitent les mygales et les vampires...

Encore de nouvelles clameurs, que rend plus aiguës l'ivresse grandissante...

Puis il a de nouveau traversé la salle, a atteint la porte. Sautant par-dessus les ivrognes entassés, affalés, il arrive dans la cour. Trois des colorados sont devant une fenêtre, trois devant l'autre, Mistoufle et Vif-Argent, se tiennent devant la porte... et à un ordre donné, les huit hommes déchargent leurs carabines à l'intérieur...

C'est une fusillade intense, ininterrompue, car Siori, l'Indien, charge sans cesse des armes avec une étonnante rapidité et les passe aux Vif-Argent...

Les Mexicains, hallucinés par l'alcool, les membres rompus par l'ivresse, le cerveau vide, les yeux fous, essaient de se dresser, de fuir, peut-être de combattre... mais qui approche des fenêtres ou de la porte a le crâne fracassé par une balle...

Les morts qui tombent s'enchevêtrent aux vivants qui se croient dans un enfer... il en est qui courent, ensanglantés, à travers la vaste pièce, ils passent sur la trappe ouverte, trébuchent, disparaissent...

Et la voix de Vif-Argent retentit, dominant tout ce tumulte d'agonie :

« Rendez-vous ! Vous êtes cernés !... »

Des cris de rage, de terreur, répondent...

Bec-Salé a entonné son clairon et la note stridente de la charge appuie et certifie les paroles de Vif-Argent...

Alors la panique décisive, sinistre, arrive à son paroxysme... Ceux qui peuvent encore se tenir debout se ruent vers la porte en criant leur soumission.

Une salve est encore tirée, mais au-dessus des têtes...

Maintenant, ils demandent grâce ! Comme ils tueraient tous leurs prisonniers, ils croient qu'on va les égorger, et ces ivrognes tiennent à la vie...

On les fait sortir un à un : c'est Tayeb, expert en jeux de corde qui leur lie les mains qui leur entrave les jambes, qui les pousse sur un des côtés de la cour, où ils tombent, incapables de résistance, brisés par l'alcool...

Soudain, deux coups de feu retentissent. C'est Carbajal qui les a tirés... Il n'est pas tombé. Au contraire, il semble que l'ivresse l'ait grandi, il a arraché ses pistolets de sa ceinture et marche, livide, ayant maintenant à la main son énorme sabre qu'il fait girer dans un moulinet étincelant... ne s'apercevant pas, d'ailleurs, qu'il frappe les siens, sans atteindre aucun de ses adversaires...

Vif-Argent s'est élancé au-devant de lui. Le sabre tournoie autour de sa tête, mais d'un geste rapide il saisit à la volée le poi-

sage... Mais Vif-Argent et l'Indien sont alertes.

Perez a franchi la chaussée qui va de l'hacienda au pont du torrent... S'il franchit ce pont, il se jettera dans les bois inextricables qui de ce côté défendent et cachent la forteresse mexicaine...

Vif-Argent est à sa poursuite; en sauts prodigieux, il regagne la distance qui les sépare, serré de près par Siori qui a retrouvé toute sa vigueur de jeunesse...

Enfin, il le touche presque, il va le saisir. Perez se dérobe et d'un élan se hisse sur le parapet du pont...

Vif-Argent a vu le mouvement et, bondissant à son tour, l'a saisi par ses vêtements au moment où il allait se précipiter dans le gouffre...

Le corps de Perez est en dehors de la margelle : il pend au-dessus de la tranchée profonde au fond de laquelle les flots d'écume font rage.

Vif-Argent n'a qu'à desserrer l'étau de ses doigts pour que le corps du misérable tombe dans le gouffre...

Mais il ne veut pas qu'il meure encore... il faut qu'il parle...

Il l'enlève à bout de bras et le porte sur la margelle, les reins pliés.

La face de Perez est effrayante, tant la rage convulse ses traits.

Une bave sanguinolente coule de ses lèvres...

Et il darde sur son ennemi ses yeux fan-

tastiques, mais maintenant sans pouvoir.

C'est comme une lutte de regards, mais les rayons francs, brillant d'une colère sincère, qui s'échappent des paupières de Vif-Argent, ont raison de la puissance infernale de ces yeux diaboliques...

« Écoute-moi, lui dit Vif-Argent. Ta vie est entre mes mains... Je vais t'interroger... Si tu me dis la vérité, je te rends la liberté... »

L'autre ne répond pas, mais ricane silencieusement.

Vif-Argent sent la fureur monter en lui : en vérité, il se demande si ce n'est pas un crime contre l'humanité que d'épargner encore une fois ce misérable...

Pourtant, il obéit à une force plus puissante que sa volonté :

« Qu'as-tu fait de Dolora ? » lui dit-il.

L'autre a un haussement d'épaules.

« Tu t'intéresses beaucoup à elle ! grince-t-il.

— Qu'as-tu fait d'elle ?... »

— Cesse de me briser les reins, dit-il d'une voix sifflante, et je te dirai certaines choses qui t'intéressent... »

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.



CAPITAINE VIF-ARGENT

Quiconque approche des fenêtres ou des portes a le crâne fracassé par une balle. (P. 304, col 1.)

gnet du Mexicain et l'entraîne en avant...

Carbajal résiste, se débat. De la main qui reste libre, il arrache de sa ceinture son dernier pistolet et le décharge, à bout portant, sur son adversaire... Mais la balle n'a fait qu'effleurer le flanc de Vif-Argent qui serre ses doigts de fer sur le poignet saisi... L'homme hurle, se tord, tombe...

« Attachez-moi cela avec les autres, » dit-il à Lenflé, qui s'amuse follement.

Marius, Zephy, Siori, suffisent à peine à la besogne, pour tirer les ivrognes hors de l'hacienda et leur lier les membres...

Mais, tout à coup, Vif-Argent s'écrie :

« Perez ! Où est Perez ?... Je ne le vois pas parmi les prisonniers ! Il me le faut, vivant ! »

Un éclat de rire lui répond : il voit une forme indistincte qui bondit à travers la cour, se dirigeant vers la porte extérieure.

Il reconnaît cette silhouette bizarre, qui semble celle d'un démon des légendes...

Vif-Argent et Siori se sont élancés. Mais l'homme court avec une rapidité vertigineuse... Les hommes de Vif-Argent sont trop occupés à ficeler les prisonniers pour qu'aucun d'eux puisse se jeter sur son pas-